



LE DESTIN D'ÉVARISTE

PHILIPPE LAPERROUSE

Philippe Laperrouse

Le Destin d'Évariste

© Philippe Laperrouse, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3073-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Dans ce roman, les situations, les entreprises et les personnages relèvent de la fiction. Ils ont été inventés pour les besoins de l'intrigue.

Toute ressemblance avec des situations ou des personnes existantes ou ayant existé ne serait que fortuite.

Marc Foulet n'avait peur de rien. Il était de la race des journalistes indépendants, et surtout impertinents, qui adoraient flanquer les pieds dans tous les plats qui se présentaient à eux en les secouant bien fort. Sa tenue dépenaillée n'était pas sans rappeler la silhouette d'un lieutenant de police américain – ancienne gloire d'un feuilleton télévisé – qui résolvait toutes les énigmes « en en parlant à sa femme ».

Dans l'allure du journaliste, tout respirait la médiocrité : son imperméable froissé, son cache-nez sur la couleur duquel on pouvait s'interroger, sa mine endormie qui n'avait pas connu le rasoir depuis un temps indéterminé, ses épaules voûtées et sa démarche hésitante. Cependant, les collègues qui le côtoyaient affirmaient qu'il se servait de sa modestie comme d'une ruse destinée à inspirer confiance à des adversaires que sa mise trompait.

Ce mardi 17 décembre 2024, Marc Foulet ambitionnait de s'entretenir avec Aldebert Bernier, l'un des premiers fabricants d'armes en Europe. Son projet ne souffrait aucun délai. Le journaliste avait fait l'hypothèse que le vieil industriel n'avait aucun intérêt à lui refuser sa porte. Ce dernier avait effectivement accepté de recevoir le journaliste à 19 heures. Précises, avait-il fait ajouter par sa première secrétaire, Madeleine. Il avait horreur des gens – des jeunes le plus souvent – qui se permettent d'arriver en retard.

Après que le majordome eut mentionné son nom au maître des lieux, Marc Foulet fut immédiatement introduit dans le bureau de l'industriel.

Aldebert Bernier adorait se donner une allure ancienne ou vieillotte. Par son opticien préféré, il s'était fait fabriquer des bésicles comme en portaient les hommes d'affaires dans les années 1900. Son tailleur avait eu pour mission de lui trouver des vêtements directement inspirés par les redingotes des années d'avant Première Guerre mondiale. Pour parfaire son look, il nouait une lavallière mauve autour du cou et consultait fréquemment sa montre à gousset. À son grand regret, son artiste capillaire attitré ne pouvait installer de longs favoris sur ses joues couperosées, puisque ses derniers cheveux blancs folâtraient derrière ses oreilles et sur le sommet de son crâne.

Lorsqu'il pénétra dans son bureau, Marc Foulet ne put éviter de mettre de côté

sa décontraction légendaire. Il se sentit impressionné par le décorum dont celui qu'on appelait « le vieux Bernier » aimait s'entourer : surtout l'immense bibliothèque qui couvrait un long pan de mur. Il imagina que toute la littérature française était là, sur vingt mètres de long et deux de haut ! Son hôte l'attendait derrière une table de ministre. Foulet savait que l'industriel avait remué ciel et terre pour se procurer le bureau d'un ancien président du Conseil des années cinquante.

Comme d'habitude, très absorbé par la lecture d'un dossier important, Aldebert fit semblant de ne pas avoir vu son visiteur, tout en ayant perçu sa présence. La semi-obscurité qui envahissait le « saint des saints du groupe Bernier » donnait à l'ambiance une touche supplémentaire de solennité et de mystère. Le silence qui s'installa entre les deux hommes dura une vingtaine de secondes sans déranger outre mesure Marc Foulet, habitué à cette stratégie d'intimidation. Il attendit patiemment qu'Aldebert lève la tête et prenne sa présence en considération.

Enfin, le « vieux Bernier » retira ses bésicles, se cala dans son fauteuil, se racla la gorge et fit un geste pour inviter son visiteur à s'asseoir. Il toussota de nouveau longuement, puis fixa le journaliste. Les yeux gris d'Aldebert Bernier n'avaient aucune expression, ce qui en général mettait ses interlocuteurs mal à l'aise. Foulet savait que l'industriel le détestait, mais rien dans l'attitude d'Aldebert ne le laissait paraître. Par contre, les premiers mots du maître des lieux ne cachèrent pas ses sentiments :

— Monsieur Foulet, je ne vous aime pas.

— Je m'en doute, monsieur Bernier. Mais si je peux me permettre une remarque, je pense que c'est plutôt la profession des journalistes que vous n'aimez pas. Je ne suis ni pire ni meilleur que n'importe quel confrère.

— En plus, vous vous sous-estimez, monsieur Foulet. Les gens qui n'ont pas conscience de leur valeur, je les aime encore moins que les autres. Enfin... Je suppose que vous n'êtes pas venu entendre mes détestations. Allez-y.

Le journaliste prit une profonde inspiration et se pencha au-dessus du bureau ministériel :

— Monsieur Bernier, j'enquête depuis deux ans sur votre famille, vous-même et votre activité. Le moins que je puisse dire, c'est que ça n'a pas été facile. Vous

êtes particulièrement discret et vous ne m'avez facilité la tâche en aucune manière.

— Tout à fait, monsieur Foulet. Figurez-vous que j'ai la faiblesse de penser que j'ai droit à une vie privée comme vous, ce qui a l'air de vous échapper complètement. Vous avez mis votre nez dans tout ce qui ne vous regardait pas. Je sais parfaitement ce que vous savez. On ne fait pas mon métier sans avoir des réseaux de renseignements efficaces.

— Désolé de vous contrarier, monsieur Bernier, mais lorsque des événements, dans l'existence d'un homme, ont un retentissement national ou même mondial, ça concerne tous ses concitoyens.

— Vous me donnez beaucoup trop d'importance, monsieur Foulet.

— Je ne crois pas, mais peu importe, ce n'est pas le sujet. Je suis venu vous dire que nous allons faire paraître l'article que je vous ai transmis et qui révèle votre parcours, y compris les zones d'ombre que vous vous êtes plu à dissimuler. Je pense qu'il est honnête de prendre en compte ce que vous avez à répondre aux différentes informations que nous avons recueillies.

— Si je comprends bien, vous êtes un des juges du grand tribunal médiatique, monsieur Foulet. Vous vous croyez autorisé à instruire à charge et à décharge.

— Je ne juge pas, monsieur Bernier, je constate. Par exemple, nous avons établi que votre entreprise est née et a survécu grâce aux nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Avez-vous un commentaire là-dessus ?

— Je refuse de répondre à votre réquisitoire.

— Et sur la séparation avec votre ancien associé, Alexandre Bexal ? Lui pense que vous l'avez volé !

— Une fois de plus, je n'ai rien à vous dire. La seule chose qu'il faudrait rappeler à vos lecteurs, c'est que le groupe Bernier est le fruit de toute une vie de travail honnête. Tous ceux qui connaissent le monde de l'économie dans lequel nous vivons – c'est-à-dire pas vous – le reconnaissent. Bernier est une entreprise propre et solide. J'aimerais que tous les employeurs puissent en dire autant.

— Votre ex-femme bosse aujourd'hui pour Alexandre Bexal.

— Je répondrai encore moins sur des affaires concernant ma famille, monsieur

Foulet.

— J'espère que vous êtes conscient que notre article, qui repose sur des preuves et des témoignages vérifiés, peut vous créer des difficultés. Votre attitude frileuse aura pour conséquence de renforcer la mauvaise image que vous avez dans l'opinion.

— J'ai à faire, monsieur Foulet. Sachez que, quoi que vous disiez, vos écrits ne m'impressionnent pas. Bien entendu, si vos textes contiennent des allégations mensongères ou diffamatoires, je vous poursuivrai en justice. Je peux vous nuire, monsieur Foulet... Vous et vos confrères, vous allez comprendre que vous n'êtes pas tout-puissants. Vous devez respecter vos concitoyens !

— C'est une menace ?

— Vous pouvez le penser si vous voulez, cela m'indiffère. Je considère que cet entretien est terminé.

Aldebert appuya sur un bouton dissimulé au regard de son visiteur, et il replongea son attention dans un dossier ouvert devant lui. Marc Foulet se dressa et, dominant le vieil homme assis, il éprouva le besoin d'ajouter sur un ton perfide :

— Je pense que nous nous reverrons, monsieur Bernier.

L'industriel répondit sans même lever les yeux.

— Madeleine va vous raccompagner. Je vous souhaite le bonjour, monsieur Foulet.

Erik Pinton tenait ses rendez-vous dans les bistrots du vi^e arrondissement de Paris en prenant soin d'en changer régulièrement. Il avait pris cette habitude pour que ses propres locaux ne soient pas trop fréquentés. Il considérait qu'un homme qui pratiquait son métier devait s'entourer d'un minimum de discrétion. Son agence, disait-il, ce n'était pas « la boulangerie du coin ».

Certains parlaient de lui en le considérant comme un « détective privé », ce qui l'agaçait prodigieusement. Il estimait avoir droit à une dénomination plus valorisante. Pour ses relations avec le fisc, par exemple, il préférait la qualification « d'agent de renseignements économiques », ce qui, selon lui, correspondait mieux à ses occupations professionnelles.

Ce matin neigeux de février, il se tenait dans son attitude familière, c'est-à-dire raide, sur une banquette d'une arrière-salle de bistrot. Les gens qui ne l'aimaient pas lui trouvaient un profil de nazi. Atteint par une ancienne maladie de peau, son visage était taillé au couteau ; il s'en dégageait quelque chose de malsain. Ses lunettes aux montures grises reposaient sur un appendice nasal effilé. Erik Pinton ne souriait pas. Personne n'avait trouvé le moyen de le dérider. L'opinion générale, c'était qu'une telle attitude cachait un secret personnel lourd à porter. En face de ses interlocuteurs, il n'élevait jamais le ton et ne montrait jamais d'agressivité, surtout lorsqu'il se sentait submergé par la colère.

Ses vêtements bon marché et son apparence quelconque ne trompaient pas ceux qui connaissaient l'envergure et l'envers de ses affaires. Ses réseaux couvraient une vingtaine de pays, parmi les plus stratégiques pour l'économie mondiale. Sa fortune dans le renseignement privé, il l'avait faite tout seul. Les spécialistes n'avaient pas la moindre idée de son montant ; il employait des hordes d'avocats et de notaires chargés de ne laisser filtrer aucune information sur ses affaires personnelles. Il était un adversaire d'autant plus dangereux qu'il ne devait rien à personne.

Le plus souvent, il n'agissait pas sur commande. Il se contentait d'entretenir des dossiers pointus sur des sujets économiques et sociaux, parmi les plus aigus.

Il était doté d'assez de flair et de culture pour concentrer ses recherches sur les enjeux qui prenaient ou allaient prendre de l'ampleur dans l'actualité. Tôt ou tard, les clients venaient d'eux-mêmes pour solliciter ses prestations.

Pour travailler, il disposait d'informateurs qu'il surveillait étroitement. Il s'assurait de leur fiabilité et de leur loyauté en les payant grassement. Bosser pour Erik Pinton était un honneur, une espèce de Graal dans le domaine du renseignement privé. Ceux qui ne le servaient pas correctement étaient virés de ses contacts sans ménagement et, en général, ils regrettaient amèrement leur manque de fidélité.

Ce matin, il attendait Roger, l'un de ses meilleurs sujets. Il ne s'appelait pas ainsi, évidemment. Roger gérait lui-même une agence de détectives, d'envergure plus modeste. Erik Pinton avait appuyé financièrement son démarrage. Il en avait fait l'une de ses succursales. En déconcentrant ses activités sur des microentreprises, Pinton se libérait des contraintes de gestion et se focalisait sur l'essentiel et son domaine prédilection : la stratégie géopolitique.

Pinton employait Roger pour les cas les plus délicats. L'homme était efficace et discret ; son profil rondouillard et sa moustache impersonnelle lui donnaient l'allure d'un employé aux assurances. Le seul reproche à lui faire, c'était d'être systématiquement en retard à ses rendez-vous.

Ce 12 février 2025, il arriva au bar du Mazard à 10 h 15. Erik Pinton ne se priva pas de lui faire une remarque acerbe.

— Un quart d'heure de retard, Roger.

— Je sais... Le métro... La neige d'hier...

— Alors ?

Ce simple mot suffisait à faire comprendre qu'Erik Pinton attendait un rapport complet de son interlocuteur. Roger se pinça le nez, un geste réflexe qui énervait son patron, parce qu'il avait parfois le même tic.

— Alors rien, la routine. Le groupe Bernier a l'air de s'assoupir.

— Ça m'étonnerait, Roger. Ça fait quarante ans que le vieux Bernier ne dort plus. Fouillez ! Il se passe forcément quelque chose !

Pour Erik Pinton, les industries de l'armement et de la sécurité étaient un des

secteurs prioritaires dans son travail de veille. Depuis la guerre d'Ukraine, il avait la conviction que le monde changeait. Partout, les « faucons » prenaient le pas sur les « colombes ». Le commerce des armes allait donc devenir un enjeu central. Le renseignement économique ne pouvait pas ignorer cette évolution. Pendant ces derniers mois, Pinton avait renforcé la surveillance du marché. Dans sa tête, le dossier était ouvert en permanence et il en exigeait autant de ses sbires.

Roger avait été prié d'entretenir un réseau d'informateurs chez les principaux marchands et producteurs d'armes. Dans les locaux du groupe Bernier, les femmes de ménage avaient été recrutées pour leur habileté à ne pas vider complètement les poubelles de service. Elles rapportaient à Roger tout ce qu'elles y découvraient, moyennant un petit supplément de salaire.

— Erik, nos employées « travaillent » très correctement. Je ne vois pas comment...

— C'est insuffisant, Roger. Compte tenu des tensions internationales, Bernier et ses concurrents préparent des coups. Je n'imagine pas qu'ils pourraient rester les bras ballants. Il faut taper plus haut que vos domestiques ! J'ai besoin de connaître les projets de Bernier à moyen et long terme, surtout ceux dont personne ne parle, Roger !

— Je n'ai pas d'autres contacts. Leurs cadres sont nickel, Erik.

— Aujourd'hui, personne n'est nickel, Roger. Il suffit de mettre les moyens pour trouver des mains pas trop propres.

En prononçant ces derniers mots, le directeur de l'agence Pinton tira un mince dossier de sa serviette, l'ouvrit à la première page et annonça :

— Je vous donne un exemple : Maud Linarès, 51 ans, célibataire, conseillère spéciale du président Bernier !

— Je vois qui c'est, Erik... C'est une sorte de directrice adjointe !

— Sauf que Bernier ne veut pas entendre le vocable « adjoint ». Il dit que tous les adjoints du monde se prennent trop facilement pour le chef. Linarès n'est donc qu'une conseillère spéciale, rien de plus.

— Pourquoi elle, Erik ? Comment l'approcher ?

— C'est le talon faible de Bernier. Voilà trente ans qu'elle bosse chez lui. Elle

a gravi un à un tous les échelons à la force du poignet et de ses magouilles. Pas de couple, pas d'enfant évidemment ; elle n'a jamais eu le temps. C'est une bonne gestionnaire, mais elle n'a aucune culture, peu d'intelligence et pas de sens stratégique.

— Et donc ?

— Et donc, il y a quinze ans, Bernier et Alexandre Bexal étaient associés. Ils se sont disputés dans des conditions pas très claires et ont fini par rompre. Bexal a fondé sa propre entreprise, qui est devenue concurrente au groupe Bernier. Dans la bagarre, Maud Linarès a pris le parti de Bernier. Mais officiellement seulement, car je pense qu'elle entretient toujours des relations avec Bexal. Un informateur les a vus récemment en grande discussion devant chez elle. Il faudra déterminer jusqu'à quel point ils sont liés. Le mieux, c'est que j'aille la rencontrer. Je veux tout connaître de son passé, de son présent et de son futur. Tu viendras avec moi, parce qu'il est important que tu t'imprègnes du personnage.

— Dans quel but ?

— Nous allons établir des relations de travail. Nous allons petit à petit lui rendre service. Et quand quelqu'un vous rend service, Roger, tu vois ce qui arrive...

— On lui renvoie l'ascenseur...

Erik Pinton referma son dossier et le glissa dans son porte-documents. Roger insista encore un peu :

— Je pensais à un autre point faible de Bernier, Erik.

— Je sais : tu vas me parler du gamin Bernier. C'est un noceur. Il fait la bamboula tous les soirs avec une bande de fils à papa. Il est incompetent et fainéant. Tu as peut-être raison, mais comme il se fout de l'entreprise de son père, je crains qu'il ne soit pas un bon informateur. Euh... Si Nathalie est disponible, mets-la quand même sur le coup, on ne sait jamais... Ça peut toujours être utile.

Évariste Bernier redoutait surtout les intellectuelles. C'est-à-dire cette sorte de filles qui lui posaient des questions compliquées avant de coucher. Quels sont tes véritables objectifs, Évariste ? Qu'est-ce que tu attends de la vie, Évariste ? Où va le monde ? Évariste n'avait pas de réponse, n'avait pas envie d'en avoir et ça lui était complètement égal. Son existence, il se contentait de la vivre, dans le luxe tant qu'à faire.

Il avait pourtant vaguement entendu parler du Système, c'est-à-dire le Système avec un grand S, celui où il faut avoir une vie réputée « normale » et homologuée. Se lever à six heures du matin, parfois avant. Avaler un café à toute vitesse. Appeler les Américains. Recevoir des Japonais. Mener des déjeuners d'affaires stupides. Organiser des réunions qui sont toujours « stratégiques ». Terminer de bosser très tard et, si possible, imbibé d'alcool dans des inaugurations ou des *parties* insupportables en saluant des gens qu'on devrait connaître, s'ils n'étaient pas si nombreux. Et puis, grâce à l'obligeance d'une fille, d'un chauffeur de taxi, d'un policier, être traîné jusqu'à son lit dans un état précomateux.

Au milieu de tout ça, Évariste Bernier, 23 ans, enfant unique du PDG de l'entreprise de sécurité et d'armes du même nom, détruisait consciencieusement sa vie. Il n'avait aucune idée de l'orientation à lui donner, ce qui lui était indifférent. Le fait d'avoir un objectif lui était étranger. Il prenait ce que le quotidien lui présentait, surtout si ça avait l'allure d'une jolie femme ou d'une bouteille d'alcool. Ce n'était pas une philosophie convenable, il le reconnaissait parfois, mais il estimait qu'avec la rente que lui versait son père, il avait tous les moyens de ne pas être convenable.

À son ami Greg, il répétait qu'il rendait service aux autres en montrant qu'il est possible de mener une existence différente de celle des gens jugés « normaux ».

La soirée du 8 mai au Ramdam avait été quelconque. Évariste avait néanmoins estimé conforme à sa réputation de rentrer chez lui accompagné. La fille se nommait Carole. Précision : il les appelait toutes Carole, ça lui simplifiait la vie. À sa décharge, le profil de « l'heureuse élue » ne changeait guère d'un jour à l'autre : peau de satin, regard diaphane, bouche douce et goûteuse, poitrine envahissante... Pendant cette soirée du mois de mai, il l'avait repérée facilement. Cette Carole-là avait des yeux verts absolument époustouflants et une voix d'hôtesse de l'air avant qu'elle ne devienne alcoolisée, ce qui lui donna une touche de raucité encore plus excitante.

Tout se passa bien pour le jeune homme, jusqu'à ce que l'ascenseur les emporte à son étage, après que le taxi les eut déposés devant son immeuble. Prise d'une inspiration maléfique, la Carole du soir lui lança une question fumeuse :

— Finalement, qu'est-ce que tu attends de la vie, Évariste ?

Assommé par la surprise et passionné par sa vodka orange qui lui semblait faire des bulles bizarres dans son verre, il n'avait rien trouvé d'intelligent à répliquer. Enfin... si, il avait répondu d'une intonation un peu pâteuse :

— Hein ?

À cet instant, il se sentit envahi d'un vaste sentiment de solitude. Il savait que, lorsque la soirée commençait par ce genre de question, la fille exigeait un dialogue construit avant de s'allonger sur ou sous ses draps. Mais cette fois-ci, devant sa mine ahurie, elle lui dit : « Laisse tomber », en lui décochant un sourire narquois.

Évariste comprit qu'il était passé pour un crétin. Ce n'était pas le qualificatif qui le dérangeait ; ce n'était pas la première fois qu'il se faisait insulter. Mais ce soir-là, il se sentait fatigué ; il fut submergé par l'envie de mettre son interlocutrice à la porte. Avant qu'il ne passe à l'action, la Carole « de service » réagit bizarrement : au lieu de s'enfuir devant son air béat et son inculture confirmée, elle se leva et se dirigea directement dans sa chambre, sans qu'il ait eu à déployer tous les atouts de son charme charismatique pour l'y entraîner.

La nuit se passa très convenablement. La nuit... c'est vite dit, car Évariste n'ouvrit pas l'œil avant onze heures du matin. Elle était nue, étendue sur le ventre, à ses côtés. Elle le regardait sans mot dire, avec le même air moqueur que

la veille. Évariste s'en trouva gêné. Au réveil, une fille « normale », selon lui, était censée être allongée dans des poses lascives et satisfaites, ou alors, prise de remords, elle devait s'enfuir comme une voleuse. En aucun cas, elle ne devait faire mine de le juger.

Évariste n'aima pas du tout l'attitude sereine de cette Carole-là.

À onze heures cinq, la réalité de la journée qui s'ouvrait devant lui surgit dans son esprit embrumé. Il avait rendez-vous avec son père à midi. Ce n'était pas une bonne nouvelle. D'abord parce qu'il ne lui avait pas adressé la parole depuis trois mois, ensuite parce que, chaque fois qu'il estimait nécessaire de parler avec son fils, c'était pour l'engueuler. Évariste assumait ces séances comme de mauvais moments durant lesquels Aldebert lui expliquait la supériorité de la valeur travail sur toutes les autres activités humaines. Cependant, le jeune homme reconnaissait qu'il ne pouvait pas se plaindre. Son père finançait largement son inactivité, ses beuveries et tous ses excès.

Évariste allait tomber de haut, mais il ne le savait pas encore.

À onze heures trente, après un passage express dans la salle de bains, il retourna dans la chambre pour retrouver de quoi se vêtir dignement. Carole commençait à s'étirer en observant du coin de l'œil les gestes désordonnés et maladroits du jeune homme pour se reconstruire une apparence présentable. Pris dans sa propre agitation, il lui lança au passage :

— J'ai un rendez-vous, merci de tirer la porte en partant... Euh...

Il se rendit compte qu'il n'avait pas intégré son vrai prénom. Ce fut à ce moment précis qu'il reçut un escarpin verni en pleine figure :

— C'est tout ce que tu trouves à me dire, espèce de salaud ? Tire la porte derrière toi ? Pour qui tu te prends ? Pour qui tu me prends ?

La douleur sembla le réveiller. Il venait à l'instant de se souvenir de son prénom. Mais il n'eut pas envie de s'en servir, pour qu'elle n'aille pas s'imaginer qu'elle l'avait impressionné ou alors qu'il avait le projet de la rappeler. Malheureusement, ses reparties restaient d'un niveau toujours aussi faible :

— Écoute, Carole, soyons raisonnables !

Son prénom générique préféré lui échappa, ce qui ne plut pas beaucoup à l'intéressée.

Il allait vite comprendre que cette Carole-là n'avait aucune intention d'être raisonnable. Pour lui, une fille « raisonnable », c'était celle qui quittait l'appartement au petit matin, sans scandale, sans amertume, et surtout sans vociférations intempestives. Il avait toujours eu horreur des bagarres, et en particulier des conflits bruyants.

La Carole du jour n'était pas du genre à se faire oublier. Il comprendra encore mieux son état d'esprit un peu plus tard, en rentrant vers dix-huit heures pour préparer sa soirée qui s'annonçait fantastique. Paul, le maître d'œuvre de la fête, avait imaginé une espèce de rallye entre les principales boîtes branchées de la capitale. À chaque arrêt, les « participants » devaient s'abreuver d'alcool en conservant une preuve de leurs dépenses. Au bout du parcours, le vainqueur serait le premier arrivé, sachant que le temps de chaque concurrent serait pondéré par le montant déboursé aux bars accostés. En clair, il fallait courir le plus vite possible, tout en buvant le plus possible.

C'était idiot, donc ça allait être géant.

Malheureusement, Évariste dut déclarer forfait avant de concourir. En rentrant chez lui vers 17 heures, il constata amèrement l'état dans lequel Carole avait cru bon de laisser son appartement. La déco avait été mise en place récemment : il était surtout fier des tons pastel des tapisseries qui assuraient le repos dont il avait besoin après ses nuits agitées.

Carole n'avait pas la même conception de l'art ménager. La plupart des cloisons avaient été badigeonnées de tags tout à fait désobligeants, dont les plus plaisants jetaient un sérieux doute sur sa virilité. Au-dessus de son lit, le papier peint... pardon, le revêtement mural (selon les termes du spécialiste) était dévasté. Il l'avait fait poser de manière à évoquer l'ambiance d'un sous-bois en début d'automne. Désormais, cette vision apaisante était altérée par le dernier message de Carole : « Espèce de connard, tu vas me le payer. »

Ce n'était pas la première fois qu'une liaison d'un soir se terminait mal.

Évariste avait, à maintes reprises, changé d'appartement pour échapper à des admiratrices trop collantes ou des mecs qui ne comprenaient pas qu'il refuse d'investir dans leurs trafics plus ou moins légaux. Il avait intégré cette dimension migratoire : les tribulations d'un noctambule de son envergure nécessitaient de savoir déménager rapidement.

Sauf que cette fois-ci, c'était un peu différent : Évariste avait rencontré son père au déjeuner. Enfin... disons qu'il avait été convoqué par Aldebert et que les choses s'étaient, là aussi, mal passées. Prostré sur son lit, Évariste se trouvait assommé par les emmerdes de la journée. Il ne prêtait plus attention aux messages qui arrivaient en rafales sur son smartphone pour le convaincre de rejoindre la soirée festive.

Il avait l'habitude d'une vie où tout se pliait à ses besoins et à sa volonté (lorsqu'il était en mesure de la manifester). Les contraintes financières, il en avait vaguement entendu parler, mais il ne les avait jamais vraiment rencontrées. Ce soir-là, planté comme un imbécile devant les insultes de sa dernière conquête, il affrontait un constat implacable : quelque chose, quelque part, avait déraillé. En un mot, Évariste était contrarié.

L'entrevue entre Aldebert Bernier et son fils s'était effectivement déroulée dans une ambiance glaciale.

Aldebert Bernier n'était pas de très bonne humeur. Il détestait le mois de mai, parce qu'il était ouvert à tout : aux débordements sociaux comme aux caprices du temps. Il pensait qu'en mai, on ne faisait pas ce qu'on voulait car on était toujours surpris. Et les surprises sont rarement bonnes pour les affaires.

Le neuf du mois, il avait fait réserver deux couverts « chez Louissette ». Sur la terrasse, en face de la tour Eiffel, il attendait son convive paisiblement. En apparence. Aldebert Bernier était réputé pour garder son calme, même dans les moments tendus.

À soixante-quinze ans, il pouvait être fier de l'œuvre accomplie. Il estimait avoir derrière lui une vie de travail exaltante et fructueuse. Son parcours personnel et professionnel soulevait l'admiration de ceux qui l'approchaient. Pendant la Seconde Guerre mondiale, son père avait fondé une petite entreprise métallurgique qui était restée de dimension artisanale. Aldebert avait fait de cette affaire une société d'envergure, jusqu'à se trouver au poste d'actionnaire principal et PDG. Le groupe Bernier était devenu l'un des premiers fabricants d'armements en Europe. Conscient de l'air du temps, Aldebert avait ajouté récemment une branche « sécurité » à son activité qui marchait bien.

À treize heures dix-huit, soit plus de quinze minutes après l'heure prévue, Angélique, la chargée d'accueil du restaurant, fut troublée par l'apparition d'un jeune homme blond, à l'allure souple, qui s'avancait vers elle avec l'air un peu crispé :

— J'ai rendez-vous avec monsieur Bernier.

— Certainement, monsieur Bernier, si vous voulez bien m'accompagner !

Elle navigua habilement entre les tables en précédant le nouveau venu qu'elle venait de saluer. Elle se savait suivie d'un regard bleu et profond, et cette sensation lui brûlait les omoplates. Plusieurs visages féminins se tournèrent pour observer la silhouette d'Évariste Bernier, dont elle sentait la présence sur ses talons. Les pensées de la jeune femme vagabondaient : elle pensait qu'une allure

aussi féline que celle de ce garçon devrait être interdite dans des lieux bien fréquentés.

— Tu es en retard !

C'était la formule préférée d'Aldebert Bernier pour accueillir son fils. Évariste prit une mine contrite qui ne trompa pas son père. Avec une hypocrisie consommée, son gamin arborait un air sage et désolé chaque fois qu'ils se rencontraient. Évariste avait prévu de se faire sermonner, mais il s'en foutait. L'essentiel, c'était qu'il reparte avec son allocation paternelle qui lui permettait de vivre, si l'on peut nommer ainsi le n'importe quoi qui lui servait d'existence.

Pendant qu'Angélique se faisait un plaisir de prendre la commande, Évariste observait l'homme qu'il avait en face de lui. Il devait se pincer fort chaque fois pour se convaincre que c'était son père. Il ne se trouvait aucun air de ressemblance avec celui qu'il appelait « le Vieux », en son absence. Le visage, surmonté d'une touffe de cheveux blancs, était creusé par le temps, et le regard aux diverses nuances de gris impressionnait ses interlocuteurs. Évariste s'était toujours demandé pourquoi il se sentait intimidé par cette tête de dessin animé. La seule raison qu'il avait trouvée, c'était que la physionomie de son père était inhumaine. Il devrait dire « anhumaine », si l'adjectif était homologué, car Évariste n'avait jamais lu la moindre trace d'humanité sur les traits d'Aldebert.

Le fils était convaincu qu'il comptait pour peu de chose aux yeux d'Aldebert. Ce dernier confortait cette opinion en regardant Évariste avec le même intérêt qu'il accorderait à la contemplation d'une bouche de métro, c'est-à-dire comme une « entité » qui existait, mais qui ne pouvait le concerner. D'après ce qu'Évariste avait appris de Berthe, l'une des domestiques, l'ex-femme du Vieux (sa mère) s'était barrée, parce qu'elle supportait mal cette absence de chaleur humaine. Évariste s'était promis de demander, un jour, à Aldebert comment il avait pu séduire Elsa et la mener devant l'autel. Mais ce jour n'était pas encore venu.

De son côté, Aldebert n'avait jamais admis l'indifférence à peine polie de son fils unique pour le travail. Pendant les années de scolarité, il avait harcelé Évariste pour qu'il s'adonne aux études. Devant l'inertie de son gamin et son goût pour la fête et les frivolités, il avait renoncé. Plus exactement, il avait fait mine de lâcher prise.

En réalité, il avait traité ce différend familial comme il manœuvrait dans ses

affaires. Ses adversaires savaient qu'on ne pouvait jamais le considérer comme définitivement vaincu. C'est quand il faisait mine de se retirer dans sa tanière qu'il fallait se méfier de lui.

Toutes les explications entre le père et le fils se terminant par des invectives sans intérêt, le « Vieux » Bernier avait opéré un mouvement de recul stratégique qu'Évariste avait considéré, bien imprudemment, comme une victoire définitive. Ce jour-là, devant la tour Eiffel, il allait comprendre son erreur de jugement.

Aldebert venait de glisser l'extrémité de sa serviette entre deux boutons de son habit. Il s'accoutrait comme son père dans les années cinquante : un costume sombre par-dessus son petit gilet de laine qui avait été choisi par son ex-femme et qu'il trouvait, finalement, bien pratique. Il évitait soigneusement de porter une cravate de couleur vive, ce qui aurait pu ajouter une touche de fantaisie à l'ensemble. Bref, pour Évariste, l'apparence vestimentaire d'Aldebert était à pleurer, mais l'essentiel n'était pas là.

— Écoute-moi bien, crétin.

Le début du discours paternel fut classique ; par contre, le ton sur lequel il était annoncé étonna un peu Évariste. Il n'était pas cassant, comme d'habitude. Le fils eut plutôt l'impression que le père avait pris une décision le concernant.

— Je ne te parle pas de tes études, parce que je n'ai pas encore compris ton cursus. À part t'amuser tous les soirs avec mon argent, tu n'as rien fait et tu ne sais rien faire. J'espère pour toi que tu arrives à gérer tes ivrogneries, tes femmes, tes conneries... Je n'en suis même pas sûr. Ne me réponds pas, je ne te demande pas ton avis.

Sur ces fortes paroles, Aldebert se tut un instant pour laisser le majordome annoncer triomphalement avant de servir les entrées :

— Gelée de caviar à la crème de chou-fleur !

Son père s'était dispensé de s'inquiéter de ses envies gastronomiques, mais à partir d'un certain niveau de dépense, toute préparation culinaire sophistiquée enchantait Évariste.

En mangeant, Aldebert ne quittait toujours pas son fils des yeux. Intérieurement, Évariste se démenait comme un fou pour soutenir son regard.

— J’ai pris des décisions, cher ami ! J’en ai assez d’être considéré comme l’incapable qui n’a même pas su former son rejeton pour lui succéder à la tête de l’entreprise. Donc, j’ai une bonne nouvelle pour toi : je te supprime toute allocation et désormais tu vivras de ton salaire.

Évariste n’avait pas beaucoup de principes, mais il avait des manières. Comme il avait conscience qu’il ne serait pas de bon ton de montrer une émotion négative, il se contenta de s’agiter sur son siège. Il se doutait qu’un jour ou l’autre, son père allait en venir là, mais ce jour-là, sous un beau soleil de mai, après une nuit qui avait mal commencé, mais qui s’était finalement déroulée agréablement, l’information était un peu raide.

— Papa, je sais que tu ne m’aimes pas...

— Tais-toi, imbécile, tu ne sais rien. Et si tu vois ta mère, remercie-la pour la proposition que je vais te faire. Je la fais uniquement en souvenir des années que j’ai vécues auprès d’elle. Je préfère te dire que tu as plutôt intérêt à te montrer à la hauteur de l’estime qu’elle te porte.

Les discussions avec son père prenaient toujours un tour désagréable, mais Évariste était à deux doigts de penser que la conversation de ce jour devenait odieuse. Lui rappeler le souvenir de sa mère le mettait mal à l’aise, le Vieux le savait et ne se gênait pas pour exploiter cette faille.

— Donc, j’ai réfléchi. Je n’ai aucune envie que tu ailles démontrer ton incompetence dans une autre entreprise que la mienne. Dans les organisations patronales, je jouis d’une bonne réputation que je tiens à conserver. Par ailleurs, je n’ai pas la chance d’avoir ton mépris du ridicule. Par conséquent, tu travailleras chez moi. Tu auras ton bureau et ta secrétaire, j’ai besoin que ma famille soit entourée d’un certain appareil. Cependant, tu seras sous la coupe de Maud. Autrement dit, elle t’apprendra à bosser, puisque tu ne sais pas.

Pendant un long moment, le silence s’installa entre le père et le fils. Dans l’esprit d’Évariste défilaient ses nuits interminables de folie, de drogue, de sexe... Il ne pourrait jamais renoncer... Il fallait quand même faire front. Il avait retenu deux mots de l’intervention précédente : travailler et Maud. Maud, c’était l’âme damnée d’Aldebert, l’exécutrice des basses œuvres. Évariste ne l’aimait pas et vice-versa. Quant au fait de bosser, il en avait vaguement entendu parler. Il n’était pas sûr de savoir ce que ça voulait dire. Tout de même, dans ses beuveries, il avait parfois rencontré des gens qui évoquaient leur job et leur

salaire, tout en noyant leur spleen dans des machins alcoolisés.

Le repas se termina encore plus mal qu'il n'avait commencé.

— Dès demain, tu prendras ta place auprès de Maud. Je te conseille de ne pas te foutre d'elle, elle est encore moins conciliante que moi.

Évariste ne l'ignorait pas. Maud était réputée pour casser n'importe qui quand l'envie la saisissait. En fait, son intérêt pour les autres était proportionnel au profit qu'elle pouvait en tirer.

Évariste ne trouva rien à répondre au discours de son père. Il ne ressentait qu'un seul besoin : ficher le camp. Il prétextait un rendez-vous bidon pour avaler un café et s'enfuir le plus vite possible. Aldebert le retint par la manche :

— Mon cher ami, je vais régler mon repas et tu paieras le tien !

Maud Linarès avait pris l'habitude de ne pas s'étonner des décisions de son président. Lorsque Aldebert lui annonça qu'Évariste était affecté à son service, cela ne lui plut pas, mais elle ne moufta pas. Quand il lui expliqua qu'elle aurait à apprendre le travail à son fils, elle fut encore plus agacée, mais elle opina sans discuter. Elle avait bâti sa réputation et sa carrière sur une obéissance sans faille, même si, et surtout si les ordres étaient déplaisants à exécuter.

Aldebert Bernier appréciait sa connaissance précise de la maison et de ses partenaires. Il savait qu'il pouvait compter sur son manque de compassion quand il fallait assumer des décisions douloureuses. Il pouvait tout lui demander et ne s'en privait pas.

Dans sa vie, elle n'avait jamais eu ni le temps ni l'envie d'entamer une quelconque relation sentimentale. Les rares candidats s'étaient vite détournés de son tempérament rude et revêche, car Maud ne se gênait jamais pour rappeler à qui voulait l'entendre son avis définitif sur la population masculine : les hommes sont tous des faibles, des trouillards, des incompetents ou les trois à la fois. Selon elle, il suffisait souvent de s'opposer à eux pour les déstabiliser. De plus, elle avait la réputation de ne pas prendre soin de son tour de taille, ce qui se remarquait d'autant plus qu'elle n'était pas très grande. À tous ceux qui osaient le lui reprocher, elle adressait un regard noir et une remarque cinglante qui les éloignaient définitivement de toute moquerie.

« Coacher » le jeune Bernier lui sembla un défi, mais elle n'avait encore jamais connu un stagiaire qui lui tienne tête. Elle allait devoir jouer plus finement avec le fils du patron ; le challenge ne lui parut pas impossible à relever. Elle posa les bases de sa stratégie : vu la réputation de peau de vache qu'elle avait à tous les étages de l'entreprise, elle était convaincue qu'Évariste arriverait probablement avec la certitude d'avoir à faire face à un dragon en jupons (enfin... en pantalon en ce qui la concernait). Elle décida de prendre le contrepied de ses attentes. Déstabiliser ses interlocuteurs, elle savait faire.

Le premier rendez-vous fut fixé le 15 mai. Dans les couloirs régnait déjà une atmosphère de vacances. La moitié des employés racontaient déjà leurs projets d'été à l'autre partie du personnel.

C'est dans cette ambiance plutôt détendue qu'Évariste pénétra dans le bureau de Maud. La première réaction de celle-ci fut classique : Mon Dieu, qu'il est beau, se dit-elle ! Évariste bénéficiait d'une épaisse chevelure blonde artistiquement dépeignée. Il éprouvait le besoin d'y passer souvent ses longs doigts d'un geste très féminin. Ce jour-là, ses grands yeux aux reflets pervenche ne s'étaient pas beaucoup reposés, mais elle trouva que son teint blême lui conférait un charme supplémentaire. Mentalement, elle jaloua celle qui avait eu l'honneur de son lit, la nuit précédente.

Au début de l'entretien, Évariste regarda Maud avec effarement, comme si elle sortait de sa grotte. Elle n'en fut pas surprise. Le Vieux l'avait prévenue : son fils n'avait pas l'habitude de croiser des gens qui travaillaient. Comme on dit, ça a dû lui faire drôle.

Avec ostentation, il garda les mains dans les poches, la cravate dénouée et la mine boudeuse, affectée d'un rictus censé renseigner son interlocutrice sur l'état de résignation avec lequel il abordait sa nouvelle vie de salarié. Il s'assit et puis, dans un second temps, il se vautra dans le fauteuil qui faisait face à Maud.

Au lieu de prendre le ton d'adjudant-chef de carrière qu'elle adorait, Maud l'accueillit avec affabilité en espérant le désarçonner. Elle avait peut-être cinquante piges, mais tous ses amants le lui avaient dit, elle était dotée d'un joli sourire dont elle était capable de se servir. Parfois, lorsqu'on lui faisait remarquer qu'elle pouvait être aimable – contrairement à sa réputation –, elle répondait qu'elle ne serait pas conseillère spéciale d'Aldebert Bernier si elle faisait la gueule toute la journée.

Elle était persuadée qu'elle devait faire attention à ne pas prendre le jeune Bernier à rebrousse-poil, auquel cas elle se serait mise en tort. Elle décida de commencer sur de bonnes bases. S'il y avait des tensions avec lui, il était important qu'on ne lui reproche pas d'avoir tiré la première.

Elle l'interrogea sur ses hobbies, ses envies, ses dons. Pour ce qui était des capacités d'Évariste, elle était vite passée : elle n'ignorait pas qu'il ne savait rien faire d'autre que séduire son entourage et dépenser l'argent paternel en fariboles.

Visiblement, l'hypothèse selon laquelle il pourrait servir à quelque chose dans l'entreprise avait un peu déstabilisé Évariste. Elle tenta donc de le rassurer d'une boutade :

— Ne vous inquiétez pas, Évariste. Le boulot, ça s'apprend comme la pêche à la ligne !

Évariste se rendait compte que son interlocutrice, malgré ses efforts d'amabilité, n'avait pas accepté gaiement de le chaperonner. Pour des raisons différentes, ce simulacre d'entretien d'embauche exaspérait les deux acteurs. D'un seul coup, Évariste mit fin à la supercherie. Il se pencha vers elle pour une mise au point qu'il espéra très claire :

— Écoute, Maud. Je suis là pour faire plaisir à mon père qui m'a coupé tous les moyens de vivre. Vendre des armes et des trucs de sécurité à je ne sais qui, ça ne m'intéresse pas. Mais alors pas du tout. La seule chose que je te demande, c'est de dire à mon vieux que tu es contente de moi chaque fois qu'il te posera la question.

Maud encaissa sa diatribe avec patience. Les couteaux étaient dégainés, c'était logique. Pas de panique, se dit-elle : Aldebert avait sans doute prévu l'agacement de son gamin et jugerait la prestation de Maud à la qualité de sa réaction. Il fallait donc répondre avec sang-froid.

— C'est quoi ton truc, Évariste ?

— Mon truc, c'est qu'on me foute la paix. Mon truc, c'est de faire la fête à partir de dix heures du soir, d'emballer une ou plusieurs filles à deux heures du matin et de commencer la journée suivante à midi, ça te va ?

Non, malgré sa bonne volonté, ça ne convenait pas tellement à Maud, il allait lui falloir négocier.

— Sache quand même que, dans ces conditions, ce que me demande ton père, c'est un peu au-dessus de mes compétences ! Si on ne te voit jamais dans ton bureau, je ne comprends pas comment je pourrai t'aider !

Là, Évariste rigola avec insolence, fortement, comme un demeuré. Maud eut le temps d'admirer sa dentition impeccable, ce qui énerva furieusement la malheureuse habituée des cabinets odontologiques qu'elle était.

— Je m'en fous, Maud. C'est ton problème !

La conseillère spéciale sentit le moment de revenir aux choses sérieuses :

— Évariste, voici ce que je te propose : tu bosses de 13 heures à 20 heures.

Comme ça, on respecte à peu près la législation du travail et tu peux vivre ta vie de noctambule.

Surpris, il la regarda avec l'air de se demander de quoi elle lui parlait en évoquant ses activités.

— Je n'en ai rien à foutre des horaires, Maud. Je viendrai quand je voudrai.

— Je te rappelle que tu as une secrétaire, Noémie. Tâche de ne pas la martyriser.

— À mon avis, je ne vais pas la surcharger de travail, ne t'inquiète pas pour elle. Elle pourra vaquer à ses petites affaires sans problème.

Maud avait évidemment longuement briefé Noémie, une assistante expérimentée qui avait la réputation de ne pas craindre ses patrons. Elle lui avait confié une mission spéciale : lui rapporter les faits et gestes du zigoto qu'elle lui mettait sur le dos.

Sans attendre qu'on lui signifie la fin de l'entrevue, Évariste repartit comme il était venu, les deux mains dans les poches avec son air dégagé et impertinent. Son je-m'en-foutisme n'impressionnait pas Maud. Elle n'y croyait pas. Elle pensait que lui-même se jouait la comédie et qu'il n'y croyait pas non plus.

Pour Maud, Évariste n'était peut-être pas intéressé par l'entreprise de son père, mais il était au moins intrigué. Il avait accepté d'y travailler, alors qu'il avait assez de charme et de bagout pour faire financer ses extravagances par n'importe qui d'autre. Une femme de préférence.

— Après tout, se dit-elle, j'aime mieux ça que les petits stagiaires vaniteux que le Vieux me refille habituellement.

Ces stagiaires l'indisposaient. Ils estimaient tous avoir plus d'idées qu'elle, qui n'avait pas dépassé la première année de fac. Ce genre de prétention l'énervait et elle se débrouillait pour mettre un terme rapide à leurs « collaborations ».

En attendant d'autres épisodes de leur relation, Maud demanda à Noémie de poser discrètement le dossier des supermarchés Palass sur le bureau d'Évariste.

Léontine trouvait charmant l'homme qu'elle venait de raccompagner à la porte de son appartement. Il circulait dans un SUV qu'on pouvait prendre pour une voiture de pompier. Pour Léontine, un conducteur animé de mauvaises intentions ne pouvait pas rouler dans une auto rouge vif. C'était impossible. Léontine jugeait toujours les individus qu'elle rencontrait à leur véhicule et, plus précisément, à l'apparence de la carrosserie. Elle avait décrété que le vermillon était la couleur de l'honnêteté.

Ce 30 mai, un homme venait de sortir de son deux-pièces de Neuilly-sur-Marne. Il s'appelait Roger, mais Léontine était à peu près sûre que ce n'était pas son vrai prénom. Peu importe, elle lui avait remis les papiers qu'elle avait collectés pendant plusieurs semaines dans les corbeilles des bureaux du groupe Bernier, et lui, il l'avait payée rubis sur l'ongle. 1 000 euros par mois, aucune femme de ménage, même salariée par M. Bernier, ne refuserait un tel complément de revenu. En plus, elle connaissait ce délicieux frisson de faire quelque chose d'interdit.

À la banque, le chargé de clientèle commençait à trouver curieux qu'une employée sans grande qualification professionnelle dépose une épaisse liasse de billets tous les trente jours devant lui. Léontine comprit que sa démarche pouvait soulever des soupçons de fraude. Elle ne voulait pas avoir d'ennuis avec M. Pénard. Pour mieux répartir les risques, elle ouvrit deux comptes dans deux autres établissements. Alors, évidemment, il y avait toujours la possibilité que les fichiers soient rapprochés, mais l'homme à la voiture rouge avait été prévenant et compréhensif. Il lui avait procuré des identités différentes, comme ça, elle ne craignait rien.

Elle s'appelait Marcelline, mais aussi Pauline. C'était selon la banque dans laquelle elle entraît. Il ne fallait pas s'emmêler, c'était tout. Finalement, frauder un peu le système, c'était facile et très drôle.

Pour l'heure, elle était Léontine. Elle pensait que l'essentiel était que son fils Georges puisse suivre ses études tranquillement. Grâce à elle, il vivait comme un rupin dans un trois-pièces du vi^e arrondissement de Paris. Chaque mois, il venait voir sa mère et repartait avec une dotation financière confortable sans se poser

de question sur l'origine de l'argent. Léontine était persuadée que, plus tard, il serait un brillant avocat et qu'on parlerait de lui à la télé, c'était la seule chose qui la motivait.

En attendant, elle se contentait de faire le ménage dans des bureaux. Il fallait se lever tôt, mais ça ne la dérangeait pas. De 5 à 7 heures du matin, elle était dans l'immeuble du groupe Bernier ; elle se partageait les dix étages avec Naïma et Bella. Elle n'ignorait pas que les gens qui travaillaient là concoctaient des armements dangereux pour la paix dans le monde. Les militaires n'étaient pas leurs seuls clients. Naïma, qui avait l'air d'en savoir long, lui avait dit que ces grosses têtes bossaient aussi pour la police et les gendarmes.

De toute façon, leur boulot n'intéressait pas Léontine. Souvent, elle se demandait pourquoi elle continuait à fouiller les poubelles pour le compte de l'homme à la voiture rouge. Certes, il la payait bien, mais à soixante-quatre ans, elle aurait largement le droit et les moyens d'arrêter de travailler. Elle connaissait la réponse à sa question et cela lui faisait peur. Si elle ne se rendait pas tous les jours dans les bureaux du groupe Bernier, elle n'aurait plus la visite de Roger. Elle resterait seule comme une chienne chez elle, sans voir personne. L'hiver dernier, la voisine de l'appartement au-dessus du sien s'était suicidée quand elle avait appris que sa fille partait s'installer au Japon. La gamine était l'unique membre de la famille, la seule qui avait un lien mensuel avec la vieille.

Parfois, Léontine allait au cinéma le samedi, mais c'était encore pire. À l'écran, elle assistait à la vie de gens heureux ou malheureux, mais qui rencontraient beaucoup d'autres personnes. Et à la sortie, Léontine prenait un grand coup sur la tête quand elle s'apercevait qu'elle, elle ne verrait personne avant le lundi. Dans ces conditions, ses collègues ne comprenaient pas qu'elle déteste les week-ends.

Léontine était tout de même convaincue qu'elle ne suivrait pas le même chemin que sa voisine, parce qu'elle, elle avait l'homme à la voiture rouge, le dénommé Roger. Physiquement, elle trouvait qu'il était son type. Légèrement ventripotent peut-être, mais ça lui donnait du caractère. Elle aimait surtout son sourire enjôleur quand elle lui ouvrait la porte. Alors, son front et ses sourcils

broussailleux s'illuminaient comme ceux d'une jeune fille. En plus, Roger avait toujours le mot pour la faire rire.

Elle l'avait rencontré dans le jardin municipal. Au début, il l'avait un peu draguée, mais Léontine lui avait vite montré qu'elle ne mangeait pas de ce pain-là. Depuis, ils étaient restés bons amis. Ils ne se parlaient pas beaucoup, mais Roger lui rendait quelques menus services lors de ses visites : plomberie, électricité, démarches administratives... Léontine ne lui demandait pas plus.

Elle avait besoin d'un peu d'aventure dans sa triste vie. Alors, elle s'était persuadée que Roger était un espion et donc qu'elle collaborait avec un espion. Pour qui agissait-il ? Les Russes ? Les Américains ? Des bandes internationales de gangsters ? Peu importe, puisque Roger lui versait chaque mois les 1 000 euros en liquide, ce qui doublait sa paie de femme de ménage. Chaque fois qu'elle prenait un congé et ne partait pas au travail, elle avait le sentiment que « son » Roger en était contrarié : il ne la verrait pas pendant quelque temps. Ce trouble confortait Léontine dans son idée : Roger n'avait sûrement pas une activité avouable. Elle n'avait jamais parlé de « son » Roger à personne, surtout pas à ses copines ou à l'abbé de la paroisse.

Elle sentait qu'il romprait leur relation si elle se montrait trop curieuse vis-à-vis de lui. Elle continuait donc son ménage et son manège : chaque mois, elle lui remettait un paquet de documents plus ou moins froissés trouvés dans les corbeilles des salariés de Bernier, ce qui suffisait à rendre l'homme de bonne humeur.

En vérité, Léontine bénéficiait d'une faille importante dans la sécurité de l'entreprise qui l'employait. Certes, l'entrée du personnel était très surveillée, mais la sortie ne l'était pas. Chacun pouvait emporter chez soi ce qu'il souhaitait.

Personne n'aurait pensé qu'une femme à l'allure aussi terne et modeste puisse voler des papiers qui ne la concernaient absolument pas. Léontine ne s'en privait pas. Un jour, ayant eu la curiosité de jeter un œil sur l'un des documents qu'elle collectait, elle était tombée sur un morceau de phrase : « l'âme du canon ». Qu'on puisse tuer des hommes avec une « âme » l'avait beaucoup amusée : c'était presque poétique. Le reste du temps, elle ne comprenait rien aux papiers qu'elle chipait.

Le 16 septembre, elle pensa qu'il fallait parler avec Naïma et Bella. À chaque

rentrée, c'était indispensable : il était nécessaire de faire le point sur les nouveaux employés, les départs, les rotations de bureaux... et de revoir le découpage de l'immeuble pour que chacune ait une charge égale de travail. En particulier, d'après les bruits de couloirs, le fils du PDG arrivait pour occuper un espace proche de celui de son père. Au sixième étage, en dessous de celui du PDG.

Léontine suivit son intuition qui lui susurra que le gamin Bernier était un homme important et que ses corbeilles seraient bavardes. Elle assura Naïma et Bella qu'elle se chargeait de lui, c'était justement sa zone de travail. Les deux autres ne trouvèrent rien à redire, puisqu'elles avaient déjà l'honneur de vider les papiers du patron et de ses adjoints, en plus de leur quote-part de bureaux.

Noémie confirma à Maud ce que celle-ci attendait. Pendant les quatre mois suivant son entrée en fonction, Évariste n'en avait pas fiché une rame. Il arrivait dans son bureau à l'heure qui lui plaisait, jouait sur son micro-ordinateur, plaisantait avec sa secrétaire et repartait chez lui quand il le voulait. Parfois, en fin d'après-midi, il ramenait l'une de ses conquêtes dans l'espace normalement dédié à son activité professionnelle. Alors, il faisait un clin d'œil à Noémie et puis verrouillait sa porte, ce qui ne laissait aucun doute sur la nature de ses occupations.

Maud avait décidé de le laisser faire quelque temps. Elle pourrait ainsi avoir quelque chose à lui reprocher lorsqu'il s'agirait de lui expliquer les vertus d'une vie de travail sobre et disciplinée. Prendre un coup d'avance sur ses adversaires potentiels, c'était l'une de ses stratégies préférentielles, fruit de sa longue expérience administrative et de son tempérament chamailleur.

Au mois de septembre, elle décida de monter une réunion avec les représentants de Palass, l'un des géants de la distribution en Europe. Il s'agissait de faire un point définitif sur leur commande concernant le nouveau système de sécurité dont ils entendaient doter les caisses de paiement dans leurs magasins. Évariste ayant le dossier sur son bureau, Maud estima normal qu'il assiste à cette rencontre, d'autant plus que l'affaire était simple.

Elle fixa le rendez-vous à 13 heures, heure à laquelle Évariste était censé arriver à son travail.

Le jeune homme entra dans la salle avec un retard étudié de quinze minutes. Dans la plupart des entreprises, ne pas respecter exactement l'heure du début des réunions est une stratégie classique. Elle permet de se mettre en évidence à bon compte. Il suffit à l'intéressé de prendre l'air préoccupé ou de déclarer qu'il sort d'une importante discussion. Les autres sont supposés avoir compris que le retardataire, submergé de travail, ne pouvait pas évidemment être à l'heure. Évariste n'avait pas encore assimilé tous les codes. Pour le moment, il avait seulement envie de contrarier Maud en l'obligeant à l'attendre.

À son entrée, les trois représentants de Palass étaient assis en rang d'oignon depuis un quart d'heure. Il y avait là le directeur technique, un barbu qui tripotait

sa moustache, un commercial qui n'arrêtait pas de sourire, et un petit juriste qui triturait son téléphone. Noémie avait versé les cafés. Maud avait meublé la conversation comme elle avait pu en dissertant sur la conjoncture économique. Évariste était arrivé à 13 h 15 avec une allure de star, la chemise suffisamment ouverte pour qu'on aperçoive la toison rousse de sa poitrine, et de grands gestes charmants pour se servir lui-même du café.

Maud avait bien l'intention de lui flanquer une honte colossale devant les autres pour lui apprendre les bonnes manières.

La discussion commença très vite sur des considérations techniques. Le barbu rendit compte des tests qu'il avait effectués dans certains de ses magasins. Pendant son intervention, Évariste se vautrait sur son fauteuil avec un léger sourire en coin. Il n'avait aucun dossier devant lui. De toute évidence, selon Maud, il n'avait pas travaillé le sujet.

Après le discours du barbu, elle reprit la direction de la réunion :

— Je vous remercie, monsieur Ducoin, et je suis heureuse que nos produits aient répondu à vos attentes. Maintenant, nous pouvons entrer dans une nouvelle phase. Je passe donc la parole à monsieur Bernier qui suit l'affaire.

Logiquement, Évariste aurait dû s'effondrer en faisant étalage de son incompetence. Au contraire, il se redressa et parla avec aisance :

— Merci, Maud. En effet, j'ai pris connaissance du dossier et je peux vous promettre que nous pouvons vous garantir des conditions de livraison, de maintenance et de financement particulièrement avantageuses...

En cinq minutes, il fit brillamment le tour de la question devant les représentants de Palass suspendus à ses lèvres. Humour sympa, sourire enjôleur, ton rassurant. Tout l'arsenal du vendeur professionnel y passa. À la fin, le barbu reprit la parole. Ou plutôt, il ouvrit la bouche et ne put rien formuler d'audible. Évariste avait anticipé et déminé tous les obstacles qu'il aurait pu pointer à la signature définitive du contrat. Les trois représentants de Palass s'auto-congratulèrent : ils avaient trouvé un partenaire compétent, à l'écoute de leurs besoins. Ce n'était pas si fréquent.

Maud fit la trogne, puis signifia à Noémie d'apporter ledit contrat et de le faire parapher par les invités. Ensuite, selon la tradition, elle ouvrit une bouteille du meilleur champagne dont il était d'usage de régaler les nouveaux clients.

On trinqua, on s'exclama, on se congratula, on se promit beaucoup d'autres collaborations.

Maud affichait un sourire forcé ; elle souffrait. Elle avait espéré atomiser Évariste et elle se trouvait dans l'obligation de fêter son triomphe avec lui et ses invités, toutes dents dehors ! Comment ce petit salaud qui ne foutait rien, avait-il fait pour connaître l'affaire dans ses moindres détails ? La conseillère du PDG interrogea du regard Noémie qui lui répondit en haussant les épaules.

De toute évidence, Évariste Bernier avait une capacité d'assimilation peu courante. Après deux ou trois discussions autour de quelques problèmes en cours, Maud comprit qu'il lui suffisait de lire une seule fois un dossier pour en retenir toutes les subtilités, en tirer une synthèse remarquable, et surtout la restituer avec facilité, en arborant l'air décontracté. Une vraie machine de guerre économique.

Maud avait jugé préférable de ne pas lui reparler de ses horaires de travail. D'après Noémie, Évariste était doté d'une santé insolente. Son job n'avait pas troublé son mode de vie de fêtard et inversement. Il ne semblait pas gêné de passer ses soirées dans les établissements de « divertissement » où il avait ses habitudes. Maud constatait ses frasques avec amertume. N'importe quel abruti, amateur de boîtes de nuit, rentrant chez lui complètement bourré, se révélait inapte au travail le lendemain. Pas Évariste. Lorsque Maud se permettait un écart festif, elle traînait un mal de crâne pendant deux jours. Si elle l'avait interrogé, Évariste lui aurait enseigné que l'alcool, ça s'apprend comme le reste.

Quoi qu'il en soit, Évariste réapparaissait en début de chaque après-midi, frais comme un gardon.

Une vilaine pensée traversa l'esprit de Maud : Aldebert Bernier ne prenait pas une décision sans qu'elle intervienne. Et il ne l'avait pas consultée avant d'offrir un job à Évariste dans l'entreprise. N'était-elle pas en train de jouer sa position de conseillère spéciale ? Le vieux ne s'était-il pas mis en tête de la virer pour laisser la place à son gosse ?

Elle établit ses résolutions : il n'était pas question que n'importe quel

gringalet, même le gamin Bernier, la déloge. La situation n'était pas encore bien installée, c'était le bon moment pour prendre des mesures préventives. Il fallait agir, mais elle ne pouvait pas aborder Évariste comme n'importe quel stagiaire. Dans un premier temps, elle avait imaginé qu'il ferait ses premiers pas dans la branche « sécurité », réputée la plus facile, mais le fils Bernier se montrait capable d'assumer d'autres travaux. Elle décida donc de lui confier des questions « armement ». C'était une affectation qui réclamait beaucoup plus de professionnalisme. Aucun débutant ne pouvait traiter ce genre d'affaires avant au moins un an d'apprentissage.

Maud pouvait s'appuyer sur sa propre expérience. Elle gérait de nombreux dossiers et en avait tiré de substantiels avantages légitimes ou non. Le commerce international d'armes offre toutes sortes de possibilités de mieux-vivre à ceux qui connaissent les us et coutumes. Il lui suffit de fouiller dans son portefeuille de travaux en cours pour découvrir ce qu'elle cherchait : le dossier apparemment simple pour permettre à Évariste de se faire les dents, et suffisamment miné pour le piéger.

Sa trouvaille, ce fut le drame du « Wahini » qui traînait dans son service depuis plusieurs mois. Tout était réuni pour qu'Évariste se plante. Il ne pouvait qu'échouer et éventuellement se rendre ridicule. Le Wahini était un état minuscule ravagé depuis plusieurs années par une guerre civile interminable dont tout le monde se fichait. Ce petit bout de terre à la frontière de l'Afrique du Sud était tenu par le roi Onuhul, dictateur doté d'une main de fer, notoirement dérangé mental. Des organisations rebelles s'agitaient en vain pour le renverser depuis plusieurs années. Pour des négociants en armes, c'était un contexte idéal. Malheureusement, le pays se traînait dans les dernières places des classements internationaux au niveau de la richesse locale. Écrasés de dettes, les autorités et les révoltés, à bout de ressources, peinaient à trouver des marchands complaisants et en particulier des vendeurs d'armes compréhensifs.

En d'autres termes, les forces de l'ordre gouvernementales avaient besoin de moyens offensifs et défensifs, les opposants au régime aussi, mais aucune des parties en présence n'avait les fonds nécessaires pour les acheter. Enfin... en théorie, car dans le pays « Wahini », le pognon était détenu par quelques milliers de blancs qui, après avoir spolié les habitants, cachaient leurs fortunes dans des paradis fiscaux. La plupart étaient des intrigants internationaux habitués des trafics d'armes sous toutes les latitudes.

Le groupe Bernier avait laissé le dossier « Wahini » s'endormir, puisque les combattants locaux n'avaient pas d'autre choix que de se chamailler avec des armes artisanales qui n'auraient même pas eu leur place dans le catalogue des fabricants de mousquets de Louis XIV. En le réveillant, Maud avait une bonne chance de mettre Évariste dans une pagaille innommable. Donner des responsabilités à Évariste dans ce dossier, c'était lui offrir une patate brûlante et Maud espérait bien qu'il se carbonise. Elle avait tout de même besoin qu'Aldebert Bernier la soutienne et lui donne son accord. Elle plaida devant lui pour qu'Évariste participe à cette affaire « en appui » à elle-même et au pôle armement de l'entreprise, tout en sachant bien qu'elle ne ferait rien qui puisse aider le jeune Bernier.

Son projet, c'était de laisser Évariste s'embourber, puis d'intervenir à temps auprès de son père pour sauver la réputation du groupe Bernier et mettre ainsi en évidence l'incompétence de son fils. C'était une bonne stratégie qui assurerait la continuité de son influence dans la société et ses vieux jours. Elle s'en félicita longuement.

Aldebert Bernier approuva l'idée de Maud. Le dossier « Wahini » avait dormi pendant trop longtemps. Il convenait parfaitement pour éprouver Évariste dans ses nouvelles fonctions. S'il se cassait la figure, son père estimait que les conséquences seraient minimales. Vu la dimension minuscule de cet État et son insignifiance sur le plan économique et diplomatique, personne ne s'intéressait à la révolte qui sévissait dans le pays. L'ONU avait bien d'autres préoccupations.

La mission d'Évariste serait de vendre des armes des deux côtés : aux troupes royales d'une part, aux rebelles d'autre part. Les questions morales n'étaient pas à l'ordre du jour, seul comptait le chiffre d'affaires. Évidemment, on ne pouvait pas fournir les mêmes modèles aux deux parties. De plus, il n'était pas envisageable de traiter directement avec les belligérants. Il ne fallait pas qu'un enquêteur curieux, un journaliste par exemple, en vienne à démontrer que les établissements Bernier, avec un cynisme consommé, offraient leurs services aux deux camps en présence. Il était également nécessaire de mettre en œuvre des solutions originales pour assurer le financement des opérations. Dans les réseaux bancaires, on trouve toujours des gens qui savent faire quand ils peuvent récupérer leur dû au passage.

Évariste aurait à activer des trafiquants d'armes qui sont nombreux en Afrique. C'était l'occasion de ne pas les laisser dormir.

Ce jeudi 27 novembre 2025, Aldebert avait convoqué Évariste à 19 heures. Précises, avait-il fait ajouter une fois de plus, par sa première secrétaire, Madeleine. En dépit de cet avertissement, Évariste s'offrit l'impertinence d'arriver avec dix minutes de retard. Son père tira sa montre à gousset de son gilet pour le lui reprocher.

Lorsqu'il entra dans son bureau, Évariste ne pouvait éviter de ressentir une certaine crispation. Même s'il se donnait des airs indifférents, il était toujours impressionné par le décorum dont Aldebert aimait s'entourer. Ce jour-là, le

« vieux » l'attendait derrière une pile de dossiers. Il prit soin de le faire mariner un peu plus longuement que d'habitude. L'ancien avait parfaitement perçu la présence de son gamin, mais il fit mine d'être particulièrement absorbé par une affaire importante. Évariste patienta jusqu'à ce que son père lève la tête et prenne son arrivée en considération.

L'industriel retira enfin ses bésicles, se redressa et pria son fils de s'asseoir.

— Évariste, j'ai noté avec plaisir que tu te mets à travailler, selon Maud.

— Père, je n'ai jamais cessé...

— Disons que je ne t'avais jamais vu te donner autant de peine jusqu'ici. Bref... Il faut désormais passer aux choses sérieuses. Tu vas avoir à gérer le dossier « Wahini ». C'est une opportunité extrêmement importante pour nous... Je ne suis pas sûr que tu trouves encore le temps de t'adonner à tes occupations nocturnes.

— Père, je ne fais que rencontrer mes amis !

— Bien entendu, bien entendu ! Revenons au « Wahini ». Je te rappelle, au cas où ça t'aurait échappé, que l'essentiel, pour l'entreprise familiale, c'est de vendre des armes. Mais j'aimerais te fixer une mission supplémentaire.

De manière tout à fait exceptionnelle, Aldebert se leva à ce moment-là et se dirigea vers un tableau mural en forme d'écran sur lequel défilaient en boucle les principales productions de ses ateliers. On y voyait des uniformes de toutes origines s'activer gaiement ou gravement autour de matériels rutilants livrés par le groupe Bernier.

Il se saisit d'une règle de maître d'école et arrêta l'image sur un blindé énorme. Une sorte de super tank rugissant déboulait au milieu d'un paysage désertique en soulevant de monstrueuses gerbes de poussière. Visiblement, la machine était munie d'une floraison de tourelles et de canons, et était probablement bourrée d'électronique.

— Cher ami...

Aldebert avait toujours eu de la peine à interpeller son fils par son prénom.

— Cher ami... Tu as devant toi le RS 707, le dernier engin sorti de la tête de nos ingénieurs et fabriqué en secret par un atelier dont je ne te dirai rien. Il est

plein d'innovations et d'intelligence artificielle. Il dispose de caméras, capteurs et radars dans tous les sens. Il est le plus rapide et le plus maniable. Sur un espace de combat, il sera le roi. Enfin... c'est ce que nous croyons !

Évariste, qui s'était levé pour s'approcher de l'écran, toisa un instant la machine qui poursuivait sa progression infernale en écrasant tous les accidents du terrain. Décidément, l'Homme inventait n'importe quoi pour précipiter sa propre fin.

— Père, quel est le rapport avec ma mission ?

Aldebert reprit sa place et ses bésicles.

— Tu n'es pas sans savoir... j'espère... que les autorités de ce pays Wahini n'ont pas un euro pour payer notre matériel et que plus personne ne leur prête de l'argent. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils se battent avec des arcs, des flèches et des lances... enfin... presque.

— On ne va tout de même pas leur mettre entre les mains l'engin que vous m'avez montré.

— Évidemment. Il faudra des formations. Mais figure-toi que nos ingénieurs ont besoin d'un terrain d'essai pour éprouver et améliorer encore la première version du RS 707. Donc, le deal que tu devras faire accepter est le suivant : « Chers amis de l'armée régulière du Wahini, on vous fournit des innovations récentes, on forme vos combattants, mais vous testez nos blindés en situation réelle. »

— Père, nous allons nous rendre coupables de milliers de morts...

— Espèce de petit crétin, je ne vends pas des bonbons au miel ! Je vais être clair : tu as six mois pour mettre en place cette opération. Nous sommes le 9 octobre, je veux un rapport complet sur le comportement du char d'assaut RS 707 en situation de guerre, pour le 14 mars prochain ! Et, bien entendu, tout ce que tu viens de voir et d'entendre est couvert par le secret-défense d'une part et le secret industriel d'autre part !

— Père...

— Maintenant, j'ai à faire ! Laisse-moi !

Ordinairement, Évariste sortait du bureau paternel, le sourire aux lèvres. Ce jour d'octobre, il n'avait rien trouvé de gai dans ce qu'il avait entendu. Il éprouva le besoin de marcher sur le boulevard Raspail malgré le froid qui s'était abattu d'un seul coup sur la capitale. Il avait rendez-vous avec Alexandra, une chanteuse de cabaret. Une Roumaine ou une Bulgare, il n'avait pas très bien saisi, mais ça n'avait pas d'importance. Il décida qu'elle allait devoir s'occuper d'un autre noctambule, car il ne se sentait pas d'humeur frivole.

Ce qui restait de la journée était foutu. Un SDF habillé en père Noël l'aborda en lui criant des insanités qu'il ne comprit pas. Il l'envoya paître sans ménagement.

Jusqu'à ce jour, sa nouvelle situation de salarié n'avait pas troublé son mode de vie. Ses soirées et ses nuits étaient chargées, mais ses étonnantes facultés de récupération lui permettaient de ne pas les sacrifier. Les contacts d'Évariste avec Maud avaient été hargneux, mais le jeune homme s'en était sorti ; les manières hypocrites de cette femme ne l'avaient pas impressionné.

La discussion qu'il venait d'avoir avec son père, c'était autre chose. Il aurait accepté de vendre des patates ou de l'eau de toilette, ou n'importe quoi pour que le vieux continue à le financer, même sous forme de salaire. Mais des engins de guerre et de mort... c'était un peu raide. En d'autres termes, pour la première fois depuis bien longtemps, le jeune Évariste Bernier était saisi de scrupules et d'états d'âme.

Deux heures auparavant, il se fichait éperdument du Wahini. Que des gens s'entredéchirent dans ce pays qu'il était incapable de situer sur une carte, voilà qui l'indifférait complètement. Le « Vieux » l'avait mis en face de la réalité qui l'attendait : quand le groupe Bernier produisait et vendait un fusil, il signait l'arrêt de mort d'un ou plusieurs êtres humains. Comment lui, Évariste Bernier, pouvait-il participer à ces tueries ? Il retournait cette question lancinante : pouvait-on picoler, fumer, coucher... tout en procurant à d'autres les moyens de se massacrer ? Devant l'ampleur du dilemme quasi philosophique qui le travaillait, Évariste Bernier se jeta sur la seule solution qu'il connaissait : s'enivrer jusqu'à plus soif.

Voilà presque un an que l'article de Marc Foulet sur le groupe Bernier avait été diffusé sur les réseaux. Il décrivait par le menu la vie et l'œuvre d'Aldebert Bernier et démontait en détail l'activité de son entreprise au profit de tous les fauteurs de guerre. La parution avait soulevé quelques réactions indignées. Le fait que certains industriels gagnaient beaucoup d'argent en organisant la mort d'autres êtres humains avait remué un peu l'opinion publique, mais un peu seulement. Le journaliste avait été invité sur des plateaux télé pour s'expliquer, ce qu'il fit avec talent. Puis le soufflé et le vent soulevé par le sujet étaient retombés. Du côté politique, la machine à étouffer les affaires gênantes avait fait son œuvre : le ministre de la Défense avait fait une déclaration sans intérêt, mais suffisante pour endormir toute polémique. Chez les médias, de nouveaux titres avaient envahi l'actualité : la prochaine élection présidentielle en France, une éruption volcanique aux Philippines, la Coupe du monde de foot...

Marc Foulet avait l'habitude de ce cycle infernal : une tragédie chassait la précédente. Pour réactiver celle qui le préoccupait, il lui fallait une matière première neuve.

Ce 11 janvier 2026, un événement imprévu lui ouvrit une nouvelle piste. Un message téléphonique mystérieux lui donnait rendez-vous dans un chantier de construction d'un immeuble du côté d'Asnières. La voix de l'homme avait évoqué des informations propres à compléter et enrichir son article. Le journaliste ne pouvait pas évidemment ignorer cette invitation.

Le froid s'était installé sur l'Europe occidentale. Depuis deux semaines, le thermomètre était au plus bas, ce qui permettait à certains complotistes de ridiculiser les « hystériques » du réchauffement climatique. À huit heures du matin, le brouillard peinait à se lever sur la banlieue parisienne. À l'endroit convenu, sur un tas de parpaings, au pied d'une machine, une ombre attendait le journaliste. En s'approchant, Marc Foulet s'aperçut que l'homme portait une cagoule qui dissimulait la moitié de son visage. Il tenait obstinément sa main droite dans la poche de sa parka grise. Foulet pensa vraisemblable que l'individu était armé.

Il avait du mal à distinguer le regard de son interlocuteur. En outre, ce dernier

avait la voix légèrement voilée. Il se présenta en tant que membre d'une ONG qui militait pour la paix dans le monde. Il se prévalut également d'avoir travaillé dix ans comme cadre de production dans les ateliers du groupe Bernier.

L'homme avait adopté un pseudonyme le plus simple et le plus neutre possible : Jean. Jean proposa au journaliste de lui révéler en détail la pratique de la fabrication et de la vente d'armes en France, et notamment quelques opérations frauduleuses. La seule contrepartie qu'il exigeait était de lire les écrits de Foulet avant leur parution. Sur cette base, un accord fut vite trouvé. L'inconnu promit de livrer les éléments huit jours plus tard au même lieu.

Le 19 janvier, le froid avait encore gagné en intensité. Lorsque Foulet se présenta sur le chantier, il eut du mal à retrouver l'endroit du rendez-vous. Le brouillard humide dressait un mur opaque devant lui. La présence d'un bulldozer se profila enfin. Il faillit trébucher : son pied butait contre une masse molle. Il se pencha et reconnut le corps d'un homme qu'il identifia comme son interlocuteur. En se relevant, il découvrit que ses gants de laine étaient noircis de sang.

Foulet eut le réflexe de fouiller la victime, mais il savait déjà qu'il ne trouverait pas les documents qu'il lui avait promis. Il hésita sur la conduite à tenir. Le scénario était simple : un homme était mort pour avoir voulu dévoiler l'exacte vérité des ventes d'armes. Tout journaliste digne de ce nom ne pouvait pas se dispenser de passer à côté de cette tragédie sans réagir. Ne pas alerter les forces de l'ordre constituait un délit, mais il pourrait mener sa propre enquête tranquillement. Par contre, prévenir le commissariat le plus proche lui assurait la possibilité de travailler tranquillement. En outre, ses investigations pourraient, il l'espérait, s'appuyer sur les informations collectées par la police.

Aldebert avait horreur de quitter l'abri de son bureau ministériel. Sa venue dans l'antre de sa conseillère était un événement pour lui et pour elle.

Lorsqu'elle le vit pousser sa porte sans frapper, Maud pressentit une journée compliquée. Pourtant, le président du groupe Bernier conservait son flegme légendaire. Sans la saluer, il jeta l'exemplaire de son quotidien devant sa collaboratrice :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Maud, éduquée à bonne école, n'abandonnait jamais son sang-froid, d'autant plus qu'elle connaissait parfaitement le motif de la venue d'Aldebert.

Le matin dès l'aube, Marc Foulet était apparu dans les émissions télévisuelles où il avait expliqué qu'un homme qui s'apprêtait à lui révéler les dessous de la vente d'armes en France avait été exécuté. Maud avait failli s'étrangler, mais en gagnant les bureaux de Bernier, elle avait encore l'espoir que ce meurtre la concerne d'assez loin.

Son optimisme s'évanouit lorsqu'elle trouva, en arrivant, le commandant Pacard et son collègue assis dans ses fauteuils réservés aux hôtes de marque. Le policier n'était pas connu pour son sens des mondanités :

— Madame Linarès vous savez sans doute l'objet de ma visite.

— Je m'en doute. J'ai suivi les nouvelles ce matin.

— Très bien, alors je vais me contenter de résumer les faits : un homme a été exécuté au moment où il s'apprêtait à remettre des documents sur le marché des armes à un journaliste.

— Commandant, je le regrette. Notre activité suscite beaucoup de fantasmes dans la population et le milieu médiatique, mais je ne vois pas en quoi ça concerne notre entreprise.

Le policier avait cette habitude irritante de mâcher du chewing-gum du lever au coucher du soleil. Il stoppa un instant son exercice masticatoire et la fixa intensément :

— Vous verrez mieux, madame, si je vous dis que la victime s'appelle Elliot Billonnet.

Maud ouvrit la bouche comme pour respirer un peu d'air supplémentaire. Ce nom, elle le connaissait très bien. Sur-le-champ, elle résolut de ne pas finasser avec le commandant :

— Billonnet travaillait effectivement dans un des ateliers de Bernier. Il en a été licencié, il y a six mois, pour indécatesse et faute professionnelle.

— Soyez plus précise, madame.

— M. Billonnet a été surpris à fouiller dans un dossier qui ne concernait absolument pas ses attributions.

En écoutant le récit de ces entretiens entre Maud et le policier, Aldebert Bernier évalua à toute vitesse la situation. Les coups tordus de la concurrence ou d'officines de barbouzes, il avait déjà connu ça, mais il croyait en être sorti. La conséquence de cette tuerie, c'est que ce Foulet allait de nouveau lui casser les pieds. Les tracasseries de la police allaient se porter sur son entreprise, c'était presque évident. S'il choisissait d'envoyer balader le journaliste, il renforcerait les soupçons, ce qui aurait été un peu violent, puisque Bernier n'était pour rien dans cet assassinat. Du moins, c'est ce qu'espérait Aldebert en scrutant le visage de Maud.

Il fallait donc parler à la presse, ce qu'il détestait. Il résolut de ne pas se hâter pour ne pas donner l'impression d'être inquiet : il laisserait l'initiative à Foulet, puisqu'il était certain que le pigiste allait revenir.

Aldebert avait un souci plus important et prioritaire. Que dire à la police ? Il se posait encore cette question quand le commandant Pacard, son chewing-gum, ses yeux gris et sa coiffure taillée en brosse prirent place devant lui. D'emblée, les mauvaises manières de son interlocuteur l'agacèrent. Il était l'un des rares visiteurs à ne pas être impressionné par la solennité du décor de son bureau. Aldebert n'aimait pas les gens décontractés et mal élevés.

Le commandant Pacard ne tergiversa pas. Il tenta d'impressionner son interlocuteur en se penchant vers lui, mais il comprit vite qu'il avait devant lui un vieux routier qui ne s'en laisserait pas conter :

— Monsieur Bernier, un de vos anciens employés, Elliot Billonnet, a été assassiné. Que pouvez-vous en dire ?

— Mon entreprise et ses sous-traitants directs occupent plus de 10 000 salariés. Je ne le connaissais donc pas personnellement. Je serais même incapable de le décrire. Je sais simplement que nous l'avons licencié pour faute professionnelle.

Aldebert Bernier appréhendait la question suivante. Il décida de mentir :

— Quel type de faute, monsieur Bernier ?

— Il a été pris à fouiller dans des documents que nous considérons comme confidentiels.

— Qui concernait quoi ou qui ?

— C'était un projet de nouveau drone. Je vous précise que, depuis cet incident, nous l'avons laissé tomber.

— Monsieur Bernier, cet homme allait remettre un dossier à un journaliste qui enquête sur les ventes d'armes. J'ai du mal à croire qu'il soit mort pour une affaire portant sur un programme abandonné. Avez-vous une idée sur la teneur des informations qu'il s'apprêtait à transmettre ?

— Aucune, commandant.

Erik Pinton se pinça plusieurs fois le nez, ce qui était le signe d'une intense réflexion.

Le journaliste était probablement arrivé quelques minutes trop tard pour croiser l'assassin de Billonnet. La mort de cet ex-collaborateur de Bernier l'inquiétait. Dans son réseau de renseignements, il avait banni ce genre de méthode violente, sauf état de légitime défense. Le coup ne pouvait pas venir de Bernier ou de son principal concurrent, Bexal. Certes, ils étaient les premiers concernés par d'éventuels secrets sur le commerce des armes et ne tenaient certainement pas à ce que des dossiers soient diffusés sur la place publique. Mais Bernier et Bexal savaient sûrement qu'ils seraient les premiers soupçonnés de cet attentat, raison majeure pour ne pas les incriminer.

Il y avait donc dans ce crime une « main » inconnue qui se préoccupait du marché de l'armement, comme lui. À ce stade, deux hypothèses pouvaient être avancées. La plus immédiate, c'était que le tueur n'avait aucune envie qu'une affaire concernant sans doute les Bernier apparaisse sur la place publique. Mais on pouvait envisager le contraire : si le document contenait des affirmations gênantes pour Bernier, il était possible que le criminel menace de les révéler au grand jour pour en tirer un bénéfice.

Erik Pinton en conclut que le milieu des marchands d'armes devenait dangereux, ce qu'il savait, mais, les tensions mondiales ne faiblissant pas, ce n'était pas le moment de l'abandonner. Il y avait là une source abondante, productrice et consommatrice de données quantitatives ou qualitatives dont il pourrait tirer profit. Il était temps d'abandonner son statut d'observateur et d'entrer dans la danse. Rencontrer Maud Linarès était une priorité.

Le 9 mars, Maud Linarès reçut Erik Pinton et son « collaborateur » Roger. Erik présenta son bureau comme une agence d'information, ce qui la connotait moins « qu'agence de renseignements ». Après les salutations d'usage,

agrémentées de considérations météorologiques, Maud attaqua les vrais sujets :

— Monsieur Pinton, que puis-je pour vous ?

— Madame Linarès, vous savez mieux que moi l'intérêt de l'information pour un bon développement de l'entreprise. Je parle de l'information sur la clientèle, les produits, les innovations et la concurrence...

— Vous n'ignorez pas, monsieur Pinton, que dans nos métiers la plupart des données sont couvertes par le secret des affaires, le secret militaire, voire le secret d'État.

— Bien entendu, il n'est pas question d'outrepasser les règles. Permettez-moi de vous faire remarquer que l'agence Pinton est complètement transparente, dans tous les sens du terme. Je n'ai pas de site Internet, je n'ai pas de plaque sur la porte de mon bureau, tout se passe d'homme à homme... pardon... d'homme à femme aussi.

— Nous n'allons pas parler de vulgaires questions d'argent aujourd'hui, mais je serais curieuse de savoir quels types d'informations vous pourriez m'apporter, de manière à les évaluer ?

— Nous suivons les marchés internationaux au jour le jour et de très près. J'ai des correspondants dans tous les pays. Je peux vous dire, par exemple, que les Chinois sont en train de développer des missiles qui atteignent une vitesse ahurissante.

— Nous nous en doutons, monsieur Pinton...

Erik Pinton saisit la balle au bond.

— Je n'ignore pas votre souci de veille technologique. Mais comme vous le savez, au bout du compte, la technologie n'est pas tout. Il y a aussi les hommes qui les créent et les mettent en œuvre. Vous avez besoin d'équipes sûres, madame Linarès.

À ce point de la conversation, Maud Linarès afficha un demi-sourire, prit un peu de recul et enchaîna :

— Si vous faites allusion à ce malheureux ex-collaborateur qui a trouvé la mort en croyant vendre des informations stratégiques sur nos produits, vous faites fausse route. Cet ancien ingénieur ne savait pas grand-chose de nos

perspectives...

— Je n'en doute pas, madame Linarès, mais cet exemple montre que les hommes restent les hommes et qu'il faut faire très attention au moment d'accorder sa confiance aux uns ou aux autres.

La discussion s'éternisa entre deux protagonistes qui se testaient, tout en s'adressant de grands sourires. L'agent de renseignement proposa de mettre en place des réunions mensuelles qui permettraient de faire le point sur les dossiers en cours. Maud Linarès accepta ce projet de collaboration au long cours et informel. Elle savait que « faire le point » consistait surtout à mettre en évidence les profits possibles à se partager dans chaque affaire.

Maud sortit de cette réunion dans un état d'esprit sceptique. Son interrogation principale se concentrait sur le loyalisme de Pinton qui était réputé pour son efficacité, mais aussi pour aller au plus offrant. Elle fit le rapport de la visite à son supérieur, comme il convenait. Aldebert était également d'une opinion mitigée sur cet homme qui faisait du bénéfice avec du vent. Il disait souvent que moins il y a d'acteurs qui mettaient le nez dans ses affaires, mieux il se portait. D'un autre côté, il savait l'importance du renseignement économique. Il recommanda à Maud de « gérer » l'agence Pinton avec une extrême vigilance.

— C'est nous qui devons nous servir de lui, et pas l'inverse, avait-il asséné.

Aldebert Bernier était insensible à l'arrivée du printemps. Il avait beaucoup d'autres préoccupations en tête. Maud Linarès sentait son patron morose. Elle avait l'impression qu'il était plus préoccupé que d'habitude. Comme il avait près de 75 ans, elle pensa légitime qu'il soit parfois fatigué par la pression quotidienne, mais elle avait toujours connu le vieux fort et résistant.

Aldebert Bernier avait construit ses succès grâce à ses stratégies de long terme, assises sur des analyses géopolitiques précises, mais il savait aussi réorienter ses affaires en fonction de la conjoncture. Le rapport de Maud, couplé avec d'autres informations, lui donnait l'impression que l'actualité du moment se bousculait : l'arrivée de son fils dans les locaux, l'assassinat de son ancien

employé, les articles du journaliste et maintenant cette agence de renseignement qui pointait son nez. Pour un fin partisan du secret des affaires, ça faisait beaucoup trop. C'était le meurtre de son ex-ingénieur qui le turlupinait le plus. Lui, le marchand de mort violente, c'était la première fois qu'il la côtoyait d'aussi près.

Il décida de ne pas se laisser submerger par des états d'âme hors de propos. Après tout, il était Aldebert Bernier, le grand capitaine d'industrie respecté.

Comme souvent en pareil cas, il sortit de ce petit épisode d'incertitude en suivant sa méthode préférée : bousculer la situation, prendre l'initiative en ouvrant un champ d'action inexploré. C'était, pour lui, la seule manière de ne pas subir les événements. On a toujours l'avantage lorsqu'on innove. On accule les rivaux en position défensive, puisqu'ils sont obligés de réagir à vos décisions.

L'idée de remettre le dossier « Wahini » à l'ordre du jour se prêtait justement à une offensive imprévue par les adversaires. Lorsqu'on est en situation de concurrence, il faut faire parler de soi. D'une manière ou d'une autre, ça débouche souvent sur un bénéfice. Les « autres » allaient se demander pourquoi Bernier s'intéressait soudain à une affaire minuscule concernant un pays où la situation devenait incontrôlable. Rendre son fils responsable du grabuge wahinien, ça inquiéterait les rivaux. Si l'agence de renseignement Pinton s'en mêlait, ça intriguerait encore plus le milieu. Et pour faire bonne mesure, on pouvait informer la presse qui ne manquerait pas de monter le dossier « Wahini » en épingle.

Au total, cette initiative présentait plusieurs avantages : d'une part, jauger les qualités d'Évariste et d'autre part, attaquer d'autres marchés pendant que les concurrents, énervés par son intérêt soudain, se pencheraient eux aussi sur le cas du Wahini. Par ailleurs, l'occasion était belle de tester les facultés de coach de Maud. Après tout, c'était à elle qu'il avait confié la tâche d'encadrer son fils. Certes, elle avait trente ans de « bouteille », mais il souhaitait connaître sa capacité de transmission.

Seul l'assassinat de son ex-collaborateur ne trouvait, pour l'instant, aucune place dans ses analyses. Aldebert s'en montrait donc soucieux.

Mark Allison débarqua à l'aéroport Charles-de-Gaulle le 3 juin, en provenance de Genève. Sa carrure athlétique, son allure souple, ses cheveux gris et ras, et son regard rieur rappelaient irrésistiblement George Clooney, comme le confirmaient les nombreuses femmes qui appréciaient sa compagnie. Il portait des lunettes stylées et avançait avec détermination. Mark Allison prenait soin de son apparence. Il n'était pas avare d'efforts vestimentaires pour avoir l'air de quelqu'un d'important. Il n'aimait pas la foule, car il redoutait que certains le prennent pour un simple passant auquel on pouvait demander le chemin des toilettes les plus proches. On sentait qu'il était arrivé à Paris pour voir des gens haut placés et traiter des affaires qui ne l'étaient pas moins. En Suisse, dont il était natif – et par la suite dans d'autres pays –, il bénéficiait, en dépit de son caractère prétentieux, d'une belle réputation d'intégrité, ce qui était indispensable pour gérer des dossiers secrets et sensibles.

La rencontre qui l'amenait à Paris était prévue au ministère de la Défense en présence de la ministre, d'un émissaire des Affaires étrangères, de l'ambassadeur du Wahini et de lui-même, Mark Allison. Dans les couloirs feutrés des ministères, il était parfaitement à l'aise. Toutes les portes s'ouvrirent devant sa détermination.

Pour le gouvernement français, l'affaire du Wahini traînait depuis trop longtemps. Aldebert Bernier avait fait savoir qu'il était parfaitement d'accord sur ce point. Pour prouver son engagement, il avait désigné son propre fils comme chef de projet. Il ne manquait plus que l'aval de l'exécutif pour qu'un processus se mette en route sous forme d'appel d'offres.

La représentante du gouvernement présenta Mark Allison comme un expert en relations internationales, ce qui ne signifiait pas grand-chose, mais qui suffisait à justifier sa présence. Puis elle déclara tout de go qu'elle n'était pas là. Allison avait l'habitude : il fallait comprendre que le pouvoir exécutif français n'aurait jamais entendu parler de ce qui allait se dire entre les participants, ni même été informé de la réalité de la réunion.

L'ambassadeur officiel du Wahini, dont le corps obèse débordait largement d'un siège trop étroit, évoqua son pays. Il fit un exposé de la guerre civile, qu'il

qualifia de léger trouble public. Selon lui, quelques énergumènes agités paralysaient tout projet de nouvelles infrastructures qui pourraient accroître le bien-être des populations, mais le roi Onuhul avait la situation bien en main. Grâce à l'immense sagesse de Sa Majesté, tout allait bien dans son royaume. Les récalcitrants à l'ordre seraient bientôt punis.

L'homme du ministère des Affaires étrangères répliqua en termes choisis que le gouvernement français était très attentif au développement économique du Wahini, mais que jusqu'à présent, c'étaient surtout les portefeuilles de quelques dizaines de dignitaires qui s'étaient amplifiés.

L'ambassadeur souleva le sourcil droit. Il fit mine de ne pas avoir entendu les remarques précédentes et passa sans transition à un autre sujet. Selon lui, Sa Seigneurie Onuhul, son roi vénéré, était très attachée à la culture orientale. Il se trouvait qu'il avait reçu récemment des délégations russes qui s'interrogeaient sur d'éventuelles richesses dont le sous-sol du Wahini pourrait regorger. En conclusion de son intervention, le diplomate prit un air désolé pour ajouter que beaucoup d'hommes avides de tous horizons profitaient des « petits » désordres intérieurs dans son pays pour faire des affaires juteuses d'une part, et étendre leur domination politique d'autre part.

Mark Allison suivait ce combat à fleurets mouchetés. Visiblement, l'Africain faisait planer une menace : le Wahini pourrait « tomber » sous influence russe, comme d'autres endroits d'Afrique.

Après ces préambules, la ministre fit part à ses invités qu'elle ne verrait que des avantages à ce que les Occidentaux aident les autorités légitimes du Wahini à se défendre contre les agressions, d'où qu'elles proviennent. Elle indiqua, en se tournant vers lui, que Mark Allison avait l'habitude de mobiliser des appuis militaires et financiers de toutes parts au profit des gouvernements injustement mis en difficulté. Bien entendu, la période de colonisation était loin derrière nous et il n'était pas envisageable qu'une intervention d'un pays tiers, et notamment de la France, dans les affaires intérieures du Wahini vienne à être connue.

Chaque membre de la séance traduisit mentalement les propos de la ministre, bien qu'ils aient été avertis qu'elle ne les avait pas tenus. La France ouvrait la voie à la fourniture de matériel militaire au Wahini sous réserve d'une discrétion totale.

Une fois la réunion de principe levée, Mark Allison et l'ambassadeur se

rejoignirent dans une salle adjacente pour organiser les modalités d'application des décisions prises. La France mettrait à la disposition du Roi Onuhul des armements modernes, étant entendu qu'au préalable, ceux-ci seraient fictivement vendus à un pays ami qui finaliserait la transaction.

Le diplomate africain était aux anges. Il déclara que traiter avec M. Allison était un vrai plaisir. Ce dernier acquiesça avec enthousiasme en observant avec attendrissement l'article de la convention qui venait d'être signé et qui portait sur la commission qui lui reviendrait.

Il restait au Suisse à donner vie à cette convention-cadre.

Évidemment, Maud coûterait cher. Mais quand on avait dans son réseau d'informations l'adjointe d'Aldebert Bernier, il ne fallait pas trop regarder à la dépense. Outre la réunion mensuelle entre leurs bras droits, Erik proposa un nouveau rendez-vous avec elle pour confronter leurs analyses stratégiques. C'était l'expression « officielle » qu'ils avaient choisie d'un commun accord.

Pour les circonstances exceptionnelles – et la venue de Maud en était une –, Erik Pinton accueillait les personnalités dans ses bureaux. Il était exclu que leurs rencontres soient vues par des regards indiscrets dans les établissements Bernier ou dans un quelconque restaurant de la capitale.

Ce 8 juin, le « super détective privé » reçut Maud avec componction, c'était la moindre des choses : elle ne le savait pas encore, mais elle était son agente de renseignement la mieux informée et la mieux placée. Pinton se fendit d'un rictus assimilable à un mince sourire en accueillant sa visiteuse. Les formalités furent menées comme il convenait dans des fauteuils vert d'eau et devant le panorama sur les toits de Paris, qui égayait le triste bureau de Pinton. Celui-ci attaqua enfin le vif du sujet :

— Maud, j'ai appris par hasard qu'après une réunion tenue au ministère la semaine dernière, les feux sont au vert ; le groupe Bernier va pouvoir vendre des blindés au gouvernement du Wahini. Il suffit désormais de trouver un État qui serve d'intermédiaire, Allison s'en occupe.

— C'est une bonne nouvelle, Erik, mais vous savez que nous ne sommes pas seuls en lice. D'autres vont se précipiter pour faire des offres.

— Avec votre RS 707, vous disposez d'un avantage de poids, dans tous les sens du mot.

— Il n'est pas encore au point, mais l'accord signé au ministère ne mentionne aucun modèle. Nous allons fournir au Wahini un engin moderne néanmoins... enfin moderne dans les années 90, informa Maud.

Erik Pinton se passa la main sous son menton, indice d'un certain agacement : le groupe Bernier a bassiné tout le monde avec son nouveau tank et rien n'est prêt ! Ils vont refiler du vieux matériel au Wahini, c'est clair !

— Dans ces conditions, la Bexto va présenter un projet concurrent qui aura sa chance.

— Je sais, c'est moi qui ai informé Alexandre Bexal de l'accord conclu au Ministère.

Ce genre de manœuvre ne surprit pas Pinton. Il n'ignorait pas que Maud Linarès était capable de manger à plusieurs râteliers, c'est pour ça qu'il l'avait « ciblée ». Rien d'étonnant à ce qu'elle ait prévenu le rival du groupe Bernier du contrat de ventes d'armes au Wahini et des intentions de sa propre société. Alexandre Bexal a dû lui être « reconnaissant » et Pinton lui-même allait être contraint de la récompenser de ses informations avant d'en toucher un bénéfice. Il crut bon néanmoins de la mettre en garde contre sa propension à jouer pour et contre son camp :

— Maud, vous savez que certains pourraient s'offusquer en apprenant que vous encouragez un concurrent de votre entreprise !

— Mais la concurrence est favorable aux affaires, Erik. Ça oblige à se surpasser ! C'est comme ça que ça doit fonctionner !

Maud s'auto-félicita : ça s'annonçait bien, le dossier « Wahini » était cadré. Les partenaires « de jeu » étaient tous parfaitement informés. Il ne lui restait plus

qu'à attendre que le fils Bernier mette son nez dans cette affaire et commette les erreurs dont elle tirerait parti. Le risque était important qu'il se fasse chiper le marché, puisque Maud avait prévenu la concurrence, mais elle n'espérait que ça pour pourrir la réputation d'Évariste Bernier.

Le projet était très rentable, même en cas d'échec : elle toucherait de toute façon des commissions de la Bexto et de Pinton pour son aide.

Le 10 juin, elle convoqua Évariste Bernier en rendez-vous avec des délégués wahiniens. Le jeune homme avait en horreur cette façon d'être « sifflé » comme un domestique à heures fixes. Il jugea qu'un retard d'une demi-heure s'imposait pour effectuer son entrée. Il était de méchante humeur, d'autant plus qu'il s'estimait responsable du dossier Wahini et voyait d'un mauvais œil que sa chef ait organisé une réunion sur le sujet sans l'informer préalablement.

Au moment de son arrivée, deux représentants du Wahini se livraient à une critique sévère de l'attitude des pays occidentaux vis-à-vis de leur minuscule État. On aurait pu sentir une réelle frustration, une vraie amertume de ces deux hommes d'affaires richement vêtus... s'ils n'avaient pas été blancs. Évariste comprit immédiatement que la cause des Wahiniens était défendue par la minorité blanche qui s'appropriait la plus grande part de l'aide internationale dédiée au Wahini.

Évariste sortit son sourire de conquistador et s'attabla devant les deux négociateurs qui étaient en train de démontrer avec des accents grand-guignolesques que l'Occident allait perdre toute crédibilité dans leur région, si les marchands d'armes ne se décidaient pas à secourir leur gouvernement en ayant le bon goût de ne pas lui présenter de factures.

Maud remercia les intervenants. Évariste se demandait toujours pourquoi elle éprouvait le besoin de savoir gré à ses interlocuteurs de leurs échanges, alors que chacun était présent pour discuter. Elle se lança dans un long panégyrique de la politique du groupe Bernier en Afrique. Certes, jurait-elle, l'entreprise vendait des engins de mort, mais c'était au service des bienfaits de la démocratie et donc de la paix. Les deux soi-disant Wahiniens commençaient à s'impatisser un peu. L'un d'entre eux pianotait nerveusement sur la couverture de son dossier.

Maud en vint à l'essentiel. Elle proposa la fourniture de six blindés d'assaut RS 600 dans un premier temps. Puis elle fit la promesse contractuelle de procurer au souverain local trois chars de la nouvelle génération RS 707 dans un

délai de six mois avec, en contrepartie, l'engagement de transmettre au groupe Bernier une évaluation sérieuse de leur efficacité. Inévitablement, le problème du financement fut évoqué. Maud releva que plusieurs ventes préalables avaient buté sur ce problème. Cette fois-ci, grâce à l'intermédiation d'Allison, un organisme international se porterait garant. Le groupe Bernier trouverait son bénéfice dans l'opération, puisqu'il disposerait gratuitement d'un terrain d'entraînement grandeur nature. Des questions annexes furent débattues : munitions, maintenance des matériels, formation des militaires...

La réunion s'éternisait depuis plusieurs heures lorsque Évariste choisit de soupirer fortement :

— Messieurs, dit-il en direction des deux émissaires, puis-je vous demander depuis quand vous n'avez pas mis les pieds au Wahini ?

Les deux hommes s'interrompirent, bafouillèrent, toussèrent pour couvrir leur embarras. Évariste reprit, jouant le rôle du négociateur décontracté et sûr de lui qu'il adorait montrer aux autres :

— Messieurs, les rapports des experts mondiaux sont formels. La situation au Wahini est celle d'une rébellion immergée au sein de la population. Personne n'est capable, a priori, de distinguer un révolutionnaire d'un brave paysan qui entretient son champ. Les affrontements s'opèrent par des coups de main ponctuels et imprévisibles. Dans ces conditions, pouvez-vous me dire quel sera l'apport de chars d'assaut dans le maintien en place de votre souverain et le retour de l'ordre ?

Au comptoir du Barazik, Wilfrid Mohana attendait patiemment son rendez-vous. Le fils du capitaine Mohana, le leader de la rébellion wahinienne, avait l'air paisible, mais il trouvait que son affaire n'avancait pas assez vite. Lorsque les noirs se battent entre eux, les blancs prennent tout leur temps pour prendre position. Généralement, ils se décident pour le parti du vainqueur.

La femme arriva enfin et s'assit à ses côtés. Mohana jeta un regard en biais pour l'évaluer : ni belle ni moche. Des rides profondes aux coins des yeux, la bouche carmin en accent circonflexe. Ce n'était pas une prostituée, ou plutôt elle ne l'était plus. Il jugea qu'elle devait être employée comme commissionnaire par des gros bonnets de la nuit. C'était une habituée, puisqu'elle commanda un cocktail avec un nom bizarre au barman qui s'empressa de la servir.

Elle engagea la conversation en évitant de regarder le black :

— Wilfrid, la vente de blindés par le groupe Bernier au gouvernement wahinien a échoué aujourd'hui, mais ce n'est que partie remise. « Ils » vont simplement changer de fournisseurs. Si vos gens veulent se battre avec autre chose que des lance-pierres, il va falloir trouver des financements.

Léontine continuait d'alimenter Roger en lui rapportant fidèlement les paperasses qu'elle trouvait dans les corbeilles de son entreprise. Du bureau d'Évariste, elle sortait toujours bredouille. Elle ne comprenait pas comment un employé de haut niveau pouvait travailler sans laisser derrière lui un sous-produit de son activité, composé souvent de feuilles roulées en boule ou pas. La seule explication plausible, c'était qu'il ne fichait rien de la journée.

Le 9 juillet, elle récolta une information qui lui parut importante. Elle entendit clairement, au moment où elle poussa la porte du bureau, que la fille qui semblait dévorer Évariste des yeux s'appelait Nathalie. C'est ce qu'elle rapporta à Roger à sa visite suivante. Elle fit mine de s'excuser de la faiblesse de son renseignement, mais Roger la rassura en souriant.

Il transmet fidèlement l'information. Erik Pinton approuva :

— Nathalie a réussi à s'infiltrer. Je n'en doutais pas, c'est une pro. Il faut maintenant qu'elle persiste, jusqu'à ce qu'on en sache plus long sur le gamin.

Pinton n'ignorait pas – Maud le lui avait dit – que c'était Évariste qui avait fait échouer la vente de blindés au Wahini. En soi, ce n'était pas très grave, puisque la seule contrepartie qu'avait exigée Bernier, c'était la possibilité de tester le RS 707 dont personne ne savait rien. Pour la suite, il n'était pas difficile de deviner ce qui allait se passer : les Wahiniens gouvernementaux allaient reporter leur demande dans les bureaux de la Bexto. Là, le problème du financement allait se poser, mais le Suisse Allison organiserait un des montages tordus dont il avait le secret en utilisant une banque des Émirats, et le tour serait joué.

Les Wahiniens auraient leurs tanks, un peu moins performants que le RS7 ou même que le RS6, mais meurtriers quand même. Au passage, chacun percevrait sa commission : Allison, Maud et lui-même, au titre d'informateur de la Bexto. Il suffisait de s'assurer que le fils Bernier ne remette plus son nez dans l'affaire qu'il avait fait capoter.

Le seul point sombre qui agaçait Pinton, c'était qu'il ne savait pas pour qui roulait Évariste Bernier. Ses interventions n'étaient pas très claires.

Le deuxième élément qui l'énervait, c'était qu'Évariste avait raison. Des blindés n'étaient pas du tout adaptés à la configuration de la guerre civile qui se déroulait au Wahini, où les rebelles agissaient par assauts éclairs avant de se retirer et de se fondre dans la population. Quand le gouvernement local s'apercevra qu'il s'était fait refiler des armes inopérantes, ce serait étonnant qu'il prenne la nouvelle avec flegme. Ce ne serait pas le moment d'être confondu avec le service après-vente. Il est possible, et même probable, qu'il se tourne vers d'autres fournisseurs. Les Russes ou les émir du Golfe se frotteront les mains et le marché wahinien sera perdu pour tout le monde.

Cette réflexion d'Erik Pinton déboucha sur une conclusion stratégique dont l'évidence lui sauta au visage. Il fallait, d'une manière ou d'une autre, que la vente de blindés par la Bexto aux Wahiniens échoue. Elle aussi.

Les hommes de Boris pourraient s'en occuper.

Mel Graczyk aimait la littérature. Ce matin, il avait lu une heure avant de se lever. Comme d'habitude. Il s'était lancé dans un Houellebecq, mais il ne l'appréciait pas beaucoup. Le ton désabusé qu'affectionnait l'auteur ne lui plaisait pas. Il s'accrochait néanmoins au bouquin pour savoir si cet homme était capable de produire autre chose. Après son moment culturel, il commanda un petit-déjeuner complet. Le roomservice était impeccable dans cet hôtel. Il estima avoir le temps de se restaurer avant le rendez-vous qu'il avait fixé à son coéquipier à 10 heures.

Mel Graczyk s'appelait en réalité Robert Liron. Il avait vu le jour à Bourgneuf dans la Creuse. Très rapidement, il s'était aperçu qu'il ne se passait rien d'intéressant dans son village. Il était monté à Paris dès son plus jeune âge. Il avait suffisamment lu pour se méfier des mauvaises fréquentations, si bien qu'au lieu de tomber dans les trafics louches, comme tant de jeunes provinciaux, il attaqua le problème de sa survie par un autre biais. Très cultivé, élégant, il fit la conquête de femmes du monde auxquelles il plut facilement. De parties fines en réunions pince-fesses, il fit la connaissance d'hommes qui comptaient dans la capitale : banquiers, industriels, artistes, journalistes... Bref, des gens policés, bien élevés et courtois. On était loin des gangsters que Mel Graczyk voulait éviter.

Il inspira confiance à quelques affairistes qui lui déléguèrent des missions de plus en plus précises. Rien de crapuleux. Du propre, rien que du propre. Il s'agissait le plus souvent de négociations délicates, dans lesquelles les commanditaires n'avaient pas envie de se montrer. Mel Graczyk n'obligeait personne, il se définissait comme un influenceur très à la mode.

À 10 heures, il ouvrit la porte de sa chambre à Louis Nervin, ce qui était probablement un pseudo. Louis, un Belge de Namur, petit et grassouillet, était d'une apparence contraire à celle de Mel. Sa corpulence s'opposait à l'élégance de la silhouette de son coéquipier. Louis aurait pu passer pour monsieur Tout-le-Monde avec ses cheveux noirs tirés sur le côté, sa mine bouffie et son regard sans expression. Cette mine banale le servait grandement dans ses attributions qu'il ne détaillait jamais.

Les deux hommes formaient une sorte de duo d'experts internationaux qui

louaient ici ou là leurs compétences supposées en négociations de haut niveau. Après qu'ils eurent été commandités par le gouvernement du Wahini, leur première démarche auprès du groupe Bernier avait échoué à cause d'un petit morveux qui s'était mis en travers de leur chemin avec une insolence finie. Il aurait suffi que ce gringalet ferme sa gueule pour que la vente se fasse.

Mais pour Graczyk et Nervin, c'était un incident de parcours qui faisait partie du job. Pour les négociateurs, il serait juste nécessaire de reprendre le même discours devant la direction du concurrent de Bernier, la Bexto. Ils avaient rendez-vous à 13 heures dans les locaux de la Bexto.

À 10 h 10, on frappa avec insistance à la porte de la chambre. Graczyk, exaspéré, se leva pour ouvrir. Il dut regretter amèrement son geste sans précaution : deux silhouettes noires jaillirent et le jetèrent à terre d'un coup d'épaule. Graczyk tenta une réplique verbale. Il comprit vite que toute rébellion physique était à exclure, puisqu'il avait eu le temps d'apercevoir les armes braquées sur lui. L'un des assaillants fit durement part de ses préoccupations immédiates :

— Restez assis ! Tenez-vous tranquilles et il ne se passera rien !

Pour les industriels de l'armement, les marchés africains étaient de première importance. Certes, dans d'autres coins du monde, on se battait toujours, mais le potentiel commercial de ce continent était énorme et loin de s'éteindre. Dans de nombreux pays, les politiciens locaux n'étaient pas encore lassés des guerres civiles, des révolutions ou des coups d'État auxquels ils semblaient attachés. En conséquence, les besoins en armes de toute nature perdureraient encore longtemps.

Aldebert le savait parfaitement. Son fils avait fait échouer la vente de blindés au Wahini, mais ce n'était pas très grave dans la mesure où le dossier était, pour le PDG, une entreprise de diversion. Le vieux Bernier pensa que son gamin avait voulu marquer son territoire par rapport à Maud, ce qui était plutôt un signe favorable de son engagement. Pour la forme, il passa néanmoins un savon à Évariste d'abord et à Maud ensuite pour ne pas avoir cadré son subalterne correctement.

Il nota avec satisfaction qu'Évariste continuait à travailler sur le Wahini en dépit ou à cause de la vente qu'il avait fait capoter. D'après ses informateurs, son fils multipliait les rencontres d'experts.

En étudiant la géographie du Wahini, il conclut qu'Évariste avait raison sur le fond. Au passage, il constata que son fils n'était peut-être pas aussi frivole qu'il l'avait jugé. Les besoins des clients devaient être mieux analysés avant de leur fourguer n'importe quoi. Il fallait se méfier des financiers ou des intermédiaires qui se nourrissaient de ce trafic international, tels des vautours affamés et qui ne connaissaient rien aux contextes locaux.

Tout compte fait, Aldebert Bernier estima que l'affaire du Wahini se présentait très bien. Il avait pensé que le dossier pourrait être seulement une occasion de tester son fils, mais désormais, il sentait qu'il avait un potentiel de développement.

Certes, le pays était minuscule. Ce qui s'y passait n'intéressait pas grand monde. Les troupes gouvernementales et les rebelles continuaient à s'entretuer tranquillement. Mais le cas de ce territoire était emblématique. Maud et Évariste s'empoignaient à ce sujet. Le vainqueur serait digne de sa confiance et se verrait

attribuer des responsabilités plus larges. Chemin faisant, il se dit qu'il pourrait mettre de l'huile sur le feu pour exciter les deux combattants. Celui qui s'en sortirait sera un excellent second, apte à une succession éventuelle.

Tout en considérant le Wahini comme un champ de bataille pour régler des soucis internes, Aldebert pensa aussi qu'il fallait donner à cette affaire une dimension internationale un peu plus ample. Il n'ignorait pas que dans le cas où les protagonistes wahiniens exploraient d'autres fournisseurs d'armes que la France ou l'Europe, il y avait gros à perdre pour le groupe Bernier, car plusieurs États de la région adopteraient la même démarche.

En conséquence, Aldebert Bernier se blâma d'avoir trop longtemps abandonné ce dossier. Maud ne l'avait pas alerté à temps, elle n'avait rien compris aux enjeux géostratégiques. Elle avait laissé faire Évariste qui avait réglé le problème à sa manière sans lui en parler. Il fallait maintenant prendre au sérieux le Wahini.

Après les remontrances glacées que son patron lui avait administrées, Maud dut convenir qu'il avait raison. Elle se reprocha d'avoir sous-estimé la question du Wahini et se repentait amèrement de l'avoir confiée à Évariste. Le vieux avait l'air de considérer que c'était une affaire de premier plan. Elle regretta également d'avoir imprudemment négligé le pouvoir de nuisance du fils Bernier. Sous ses dehors de play-boy décontracté, c'était un homme dangereux et peut-être intelligent. Elle avait l'impression irritante qu'il comprenait les enjeux sans avoir besoin de les approfondir. Elle n'était pas loin de penser qu'il connaissait désormais les questions internationales aussi bien qu'elle. Il était en train de lui faire perdre son influence auprès du père Bernier et de tous les partenaires de l'entreprise.

La situation lui échappait, d'autant plus que Pinton avait mis Nathalie sur le coup. Ce n'était pas la première fois que la fille intervenait dans les milieux d'affaires. Maud avait l'habitude : on ne dérangeait pas la belle pour n'importe quoi. Si Maud ne réagissait pas rapidement, elle risquait d'arriver à un constat paradoxal : Pinton en saurait plus qu'elle sur les agissements d'Évariste, alors que ce dernier était censé travailler pour son compte.

Elle ne pouvait mettre sur le dos d'Évariste un détective privé. Pinton connaissait tous ses confrères, il aurait vite fait de les repérer et de créer un scandale. Un nom revint à l'esprit de Maud : Octave Larouche. Elle l'avait rencontré lors d'un voyage au Québec quelques années plus tôt. Entre eux, le courant était bien passé. Très bien, même. Outre son activité d'investigation discrète, Larouche menait une petite carrière de chanteur de cabaret. En y mettant les moyens, elle pouvait donc le faire venir à Paris et lui obtenir un contrat dans une boîte de Pigalle ou d'ailleurs, ce qui lui laisserait le temps de s'intéresser aux faits et gestes d'Évariste.

Le 10 juillet, la nouvelle tomba dans les chancelleries européennes : Maurice Ohana, le chef de la rébellion en pays Wahini, avait péri lors d'une embuscade organisée par les forces gouvernementales.

Évariste ne put s'empêcher de penser à son enfant unique, Wilfrid, le fils aîné de Maurice Ohana. Très tôt, son père l'avait mis à l'abri en France. Il se trouve qu'Évariste et Wilfrid s'étaient liés d'amitié dans un lycée privé de la capitale. Évariste voulut lui présenter ses condoléances, mais ne put accéder qu'à sa messagerie téléphonique. Sans doute Wilfrid était-il déjà reparti dans son pays. Il se promit de le rencontrer au plus tôt.

Ce n'est que cinq jours plus tard qu'Évariste put le rejoindre sur un banc du parc Manceau. L'été battait son plein. Devant eux, des joggers s'époumonaient dans les allées, des amoureux avançaient les mains enlacées, des gamins galopaient en hurlant de joie. L'Africain avait enfilé un tee-shirt vert et blanc, les couleurs de la rébellion dans son pays. Il s'exprima sur un ton d'une grande tristesse :

— Évariste, les hommes n'en finiront donc jamais !

— Oui, Wilfrid, nous allons d'injustices en injustices, et c'est toujours les mêmes qui trinquent.

Wilfrid laissa passer un instant de silence, comme s'il pesait les mots qu'il allait prononcer :

— J'ai beaucoup réfléchi à la situation, Évariste. Je pourrais te demander d'intervenir auprès de ton père pour livrer davantage d'armes à la rébellion. Mais, d'une part, nous n'avons pas les moyens de les payer et, d'autre part, ça ne réglerait pas les problèmes, ça ne ferait que les aggraver. Comme disait l'un de vos présidents, la guerre n'est jamais une solution.

Évariste se sentait un peu dépassé, ce qui lui arrivait rarement. Il était bouleversé par l'immense sérénité de son interlocuteur qui aurait pu lui parler de revanche, de meurtres et de sang. Malgré son deuil, Wilfrid, avec du recul, avait pris des décisions pour que son pays ne sombre pas dans la guerre civile permanente.

Tout cela déstabilisait Évariste, c'était tellement loin de ses préoccupations, de ses nuits d'ivresse et de luxure. Depuis qu'il connaissait les dossiers du groupe Bernier, le fils Bernier commençait à comprendre que l'activité de l'entreprise paternelle et de ses concurrents ne supportait pas l'amateurisme et les bonnes intentions.

Il se rendait compte que le monde fonctionnait par la violence et que les vies de plaisir que s'octroyaient quelques privilégiés n'étaient qu'une anomalie indécente.

Là, devant son ami qui appelait à la paix, il fut envahi d'admiration. À cet instant, il pensa que dans la société où ils vivaient, la violence sous toutes ses formes était la règle ; l'exception, c'était l'humanité de Wilfrid.

— Wilfrid ! À part ma compassion, je n'ai pas grand-chose de concret à te proposer. Ton père était un homme d'honneur et il est mort pour une noble cause. Il nous laisse sans beaucoup d'espoir. Il est probable que la guerre civile continuera dans ton pays à plus ou moins haute intensité.

— Je ne peux pas me résoudre à cette fatalité, Évariste.

Évariste prit conscience de la détermination de son ami qui poursuivait sa pensée :

— Évariste, je vais tout faire pour trouver une solution pacifique, c'est la meilleure façon de respecter l'œuvre de mon père. J'ai besoin de ton aide.

— Bien sûr que tu peux compter sur moi, Wilfrid.

Les deux hommes se levèrent pour reprendre leur déambulation et leur conversation dans les allées du parc. Au loin, une silhouette replia un quotidien et leur emboîta le pas.

Six mois s'étaient passés depuis l'assassinat de l'ingénieur Billonnet. Le dossier qu'il avait constitué, avait disparu. Le 18 juillet, il réapparut, posé par une main mystérieuse sur le bureau d'Elsa Vernay.

En feuilletant le dossier qu'elle avait sous les yeux, l'ex-femme d'Aldebert Bernier agita deux interrogations : Pourquoi avait-elle été choisie comme destinataire de ce dossier qu'on croyait disparu ? Quel usage allait-elle en faire ?

Elle était réputée pour sa patience de chat. Personne ne l'avait jamais vue se jeter sur la première solution disponible. Elle repensa à l'année 2000. Au 1^{er} janvier, elle s'était réveillée, comme beaucoup de gens, avec l'idée qu'une nouvelle ère heureuse s'ouvrait. Elle venait d'épouser Aldebert. À 50 ans, il avait beaucoup d'allure, beaucoup d'argent et beaucoup de projets d'avenir dont il savait parler avec passion.

Ce qu'Elsa ignorait, c'est qu'il entretenait beaucoup de maîtresses. Au début, éblouie par la vie de luxe qu'il lui faisait mener, elle n'avait pas voulu croire à l'existence parallèle de son époux. Pourtant, Aldebert la ridiculisait en s'affichant souvent avec d'autres femmes. Après quinze mois de cette pantalonnade, il survint ce qui devait arriver. Plusieurs séances tumultueuses de mise au point se révélèrent inutiles ; elle rompit en 2014. Elle se sentit profondément humiliée autant par le comportement de son époux que par la naïveté dont elle avait fait preuve.

Depuis longtemps, Alexandre Bexal admirait Elsa ; lui n'avait pas supporté avec la même patience qu'elle le caractère surnois d'Aldebert. Après le divorce, Elsa ne résista pas beaucoup lorsqu'il lui proposa de l'embaucher comme salariée et, accessoirement, de devenir sa maîtresse.

Pour une fois, en négligeant son épouse, Aldebert avait commis une erreur stratégique lourde de conséquences. Il s'était trompé : non seulement Elsa n'était pas l'écervelée qu'il aurait pu tromper à sa guise, mais elle était aussi une joueuse d'échecs capable d'anticiper plusieurs coups d'avance.

Aldebert Bernier comprit un peu tard que, passée à l'ennemi sans vergogne, avec armes, bagages et dossiers, elle mûrissait une furieuse envie de vengeance.

Elle n'acceptait pas les trahisons de son premier époux, et sa revanche allait être durable.

En cet été caniculaire de 2026, c'est exactement ce genre de ressentiment que remuait Elsa Vernay en compulsant les documents que Billonnet avait été sur le point de transmettre au journaliste. Elle avait largement rétribué le jeune ingénieur pour qu'il espionne les activités de la Bernier, mais elle n'avait pas imaginé que Billonnet en vienne à travailler pour son propre compte en vendant ses informations à Marc Foulet. Elle aussi s'était trompée. Finalement, Billonnet lui avait procuré plus de soucis que de satisfactions, y compris après sa mort, puisqu'elle avait été obligée de répondre n'importe quoi au commandant Pacard de la Police nationale qui poursuivait son enquête. Elle avait été contrainte de mentir au fonctionnaire.

Ces pensées vagabondes la ramenèrent au dossier ouvert devant elle. Pourquoi l'assassin s'était-il donné la peine d'exécuter Billonnet, puis de lui faire parvenir le dossier après avoir pris six mois pour l'examiner ? A priori, une unique raison semblait possible : le tueur en voulait à Bernier pour des motifs graves, et il estimait que, pour exploiter les failles révélées par Billonnet, la Bexto était plus compétente qu'un simple journaliste.

Elle jugea que ce pauvre Billonnet était mort ainsi qu'il avait vécu, c'est-à-dire comme un imbécile. D'abord, il s'était fait choper en train de fouiller dans les armoires du groupe Bernier, ce qui n'était déjà pas reluisant. Ensuite, il avait cru pouvoir faire cavalier seul en vendant ses renseignements à un pisse-copie.

Un autre point l'inquiétait : par quels détours le « dossier Billonnet » était-il arrivé sur son bureau ? Elle n'en avait aucune idée. Son secrétariat non plus. Il fallait donc supposer que l'assassin de Billonnet avait pris le risque insensé de s'introduire dans les locaux de la Bexto pour remettre ce dossier sur son bureau. Ou alors qu'il avait payé quelqu'un pour le faire.

Le dossier était constitué d'une centaine de pages qui commençaient par une partie historique. Elle relatait la manière dont le groupe Bernier avait démarré en fournissant du matériel aux Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y avait aussi des notes sur des ventes d'armes lucratives à quelques dictatures par Aldebert Bernier lui-même. Contrairement à ce qu'elle craignait, il ne contenait rien de gênant pour Bexto. Ou alors l'assassin l'avait expurgé d'informations qui auraient pu la contrarier.

Elsa Vernay décida d'informer la police de la réapparition mystérieuse du dossier. Ne pas le faire, c'était s'exposer au risque que le commandant Arnaud, chargé de l'enquête, finisse par apprendre par d'autres biais que l'assassin s'était manifesté.

Elsa reçut donc le commandant Arnaud Pacard pour une audition, dans la luxueuse résidence parisienne qu'elle avait financée avec l'indemnité qu'elle avait soutirée à Bernier, augmentée d'une sorte de « prime » de transfert lorsqu'elle avait accepté de travailler pour Alexandre Bexal, devenu son amant. Sa trahison avait été particulièrement lucrative.

Le dossier contenait pour l'essentiel des informations gênantes pour les Bernier, notamment des détails sur la vie du grand-père Bernier sous l'Occupation et sur les circonstances de la brouille entre Bernier et Bexal. En remettant une copie du dossier au policier Pacard, Elsa montrait sa volonté de coopérer tout en gardant la propriété de l'information.

À l'issue de l'entretien, l'opinion du policier était mitigée. Sur la forme, la discussion lui avait semblé trop courtoise. Un peu trop, pour être honnête. D'un côté, il avait été impressionné par le physique de son interlocutrice. Avec ce nez crochu de rapace, ce regard pointu derrière ses lunettes de maîtresse d'école, comment cette femme sèche pouvait-elle séduire ? De l'autre, son vieil instinct de limier lui laissait entendre qu'elle l'avait peut-être mené en bateau.

Pour autant, malgré la résurgence du dossier Billonnet, il avait l'impression désagréable d'être assis sur un manège qui tourne en rond.

Au mois de septembre, Alexandre Bexal décida de prendre une semaine de congé dans sa villa cachée dans les replis de l'Estérel. Elsa avait besoin de s'y reposer également. Elle lui paraissait inquiète des conséquences de l'assassinat de son ancien ingénieur.

Bexal n'ignorait pas que le vieux Bernier ne pouvait pas le voir en peinture. C'était tout compte fait assez normal : il avait quitté Aldebert en emportant avec lui tout son savoir-faire et son épouse. La séparation reposait sur une détestation réciproque, mais aussi sur un différend d'ordre stratégique : Alexandre avait reproché à son associé d'investir lourdement dans la production d'armes conventionnelles, alors que les conflits étaient en train de changer de nature et que l'électronique prenait le dessus, y compris dans la fabrication des moyens de tuer l'ennemi. La rupture fut consommée début 2014. Leur brouille s'aggrava lorsque, peu après, Elsa quitta le groupe Bernier pour la Bexto, et se détériora encore un peu plus quand elle laissa le lit d'Aldebert pour celui d'Alexandre.

Bexal avait parfaitement intégré le fait qu'ils étaient irréconciliables : la haine était réciproque. Il savait Aldebert capable d'une rancune éternelle, il s'attendait donc à être traité comme un ennemi par le vieux Bernier. Il identifiait deux chantiers qui pouvaient lui donner raison.

Pour commencer, il s'interrogeait sur l'importance que Bernier attribuait au Wahini. Aldebert était retors et sournois, du genre à donner l'impression de travailler fébrilement sur un dossier, tout en faisant des affaires par ailleurs. Mais Bexal n'ignorait pas qu'il était aussi adepte du coup à trois bandes : le groupe Bernier pouvait se donner l'air de s'activer au Wahini et de le faire sérieusement. Parallèlement, il laisserait filtrer des informations pour que ses concurrents le croient occupé prioritairement dans une autre zone géographique.

En plus, il y avait une inconnue dans ce jeu. Quelqu'un avait fait échouer une première vente d'armes au gouvernement du Wahini, que ce soit par Bernier ou Bexal. Alexandre en déduisit qu'il y avait un troisième larron qui avait intérêt à ces échecs.

Comme Elsa, Alexandre était également préoccupé par l'affaire Billonnet. Il l'était d'autant plus qu'il payait (lui aussi) de temps à autre le dénommé Billonnet, de manière occulte, dans des opérations « spéciales ». Lorsqu'il fallait tester des émissaires étrangers qui ne plaisaient pas au gouvernement, Alexandre Bexal missionnait Billonnet pour évaluer le potentiel commercial que leurs pays présentaient. Très investi dans ce boulot, l'intéressé fut ravi d'enlever plusieurs marchés au groupe Bernier qui l'avait viré avec perte et fracas.

Bexal avait d'abord imaginé la main de Bernier dans l'assassinat de Billonnet, puisque Aldebert n'avait aucune envie que de vieilles histoires ressortent.

Cependant, le dossier était réapparu sur le bureau d'Elsa, ce qui innocentait Bernier du crime. Il n'aurait jamais commandité le meurtre de l'ex-ingénieur, puis donné les documents à son ex-femme, passée à l'ennemi. En outre, Bernier n'avait jamais utilisé autant de violence pour faire taire quelqu'un. Elsa partageait son avis : Bernier soudoyait, mais n'assassinait pas. Comme dans le dossier du Wahini, Alexandre sentait la présence d'un « invisible », coupable d'avoir mis fin aux jours de ce pauvre Billonnet.

Bexal ne connaissait qu'un seul homme capable d'apporter un éclairage en cours : Erik Pinton. Ce dernier se prenait pour un agent de renseignement, mais, pour Bexal qui le méprisait un peu, ce n'était qu'un détective privé dont il fallait reconnaître l'efficacité. En lui tendant une bourse bien remplie, on pouvait obtenir beaucoup de ses services.

À son retour de congé, il fit organiser un rendez-vous avec l'intéressé.

Depuis sa rencontre avec Wilfrid, Évariste menait un long débat avec sa conscience, ce qu'il n'aimait pas du tout. Les dilemmes, c'est bon pour ceux qui n'ont pas assez d'argent pour s'en foutre ou alors pour assumer deux options en même temps. Mais là, il avait de l'argent, il ne s'en fichait pas et il n'avait pas envie de rester dans l'ambiguïté.

Il avait visionné plusieurs reportages sur le Wahini. Indiscutablement, le pays avait été oublié des dieux. Les trois quarts de son territoire étaient décrits comme un désert inhospitalier. Pour le reste, les vallons étaient couverts de rocaillies et de buissons épineux. On se demandait ce que les paysans pouvaient cultiver dans ces conditions. Un seul fleuve, parfois à sec, traversait le Wahini dans sa plus grande longueur. Les populations étaient concentrées dans la capitale et quelques villages. La plupart des gens survivaient dans la plus extrême misère. Leur seule perspective était de mourir de maladie ou de faim.

Les mines de cuivre et de nickel fournissaient de l'activité à la main-d'œuvre locale, dans des conditions de travail quasiment inhumaines. Elles étaient cependant une source de revenus dont la plus grande part était aujourd'hui détournée par des affairistes internationaux. Malgré sa pauvreté, le pays possédait, d'après Wilfrid Ohana, quelques atouts qui ne demandaient qu'à être exploités. Le tourisme pourrait y être organisé.

En d'autres termes, le Wahini avait besoin de tout, sauf d'une guerre civile interminable entre deux ethnies opposées. Le pire, Évariste l'avait compris, c'était que les marchands d'armes avaient intérêt à ce que la situation dure. Certes, il pouvait adopter la même attitude et se laver les mains de ce qu'il pouvait arriver aux Wahiniens après leur avoir vendu de quoi s'entretuer. Mais, d'une part, il y perdrait l'amitié de Wilfrid et, d'autre part, Évariste n'était pas sûr que le cynisme légendaire qu'il affichait dans les bars branchés de Paris résisterait bien longtemps à ce qu'il savait du sort des populations wahiniennes.

Le soir du 28 septembre, alors que la chaleur écrasait encore la capitale, Évariste Bernier, installé sur la terrasse de son appartement qui dominait les toits de Paris, convint qu'il n'avait pas tranché son dilemme. En d'autres termes, il se sentait coincé. Sans solution. Il décida d'en trouver une.

Wilfrid Ohana avait connu Évariste Bernier au lycée. Leur camaraderie s'était approfondie pendant leurs études d'économie sur les bancs de l'Université d'Assas. Le Wahinien aimait le caractère fantasque de son collègue qui le faisait rire. À cette époque, Évariste n'avait aucun respect pour le milieu bourgeois d'où il venait. Il méprisait ses normes et ses obligations futiles. Il ne montrait aucune arrogance de classe : il parlait de tout avec tout le monde. Wilfrid avait remarqué qu'Évariste était doté d'une faculté étonnante lui permettant de comprendre plus vite que les autres ce qu'il voyait, entendait ou lisait. Grâce à ses facilités intellectuelles, la réussite universitaire du fils Bernier ne lui coûta aucun effort. Souvent, il surprenait Wilfrid par sa culture et ses connaissances.

De son côté, Évariste Bernier appréciait Wilfrid. Il trouvait à l'Africain une délicatesse qui contrastait curieusement avec son corps massif, ses mains et ses avant-bras de bûcheron et son visage fermé qui faisait reculer les jeunes filles, du moins au premier abord. Évariste aimait qu'il raconte des contes africains pleins de traditions et de sagesse. Les rencontres avec son ami étaient pour lui un moment d'élégance dans son univers de débauche festive. Lorsqu'il parvenait à entraîner le Wahinien en soirée, la carrure de ce dernier faisait grande impression, mais Wilfrid n'était pas très à l'aise. Évariste comprit vite que Wilfrid n'était pas un pilier des nuits parisiennes et que c'était tant mieux.

Wilfrid s'était longuement interrogé sur son devoir à la suite de la mort de son père. Il avait d'abord envisagé de retourner au Wahini pour prendre le leadership de la rébellion. C'est là qu'il devait être, l'honneur le commandait. Mais il temporisa : ne serait-il pas plus utile à l'étranger, en cherchant de l'argent et des appuis politiques ?

Au début de ses démarches, Évariste Bernier fut le seul être vers lequel il put se tourner. Lorsque Wilfrid lui décrivit en détail les conditions de vie des familles de son peuple, Évariste n'hésita pas à prendre immédiatement le parti de la rébellion. Il fit sienne la cause de Wilfrid. Le noceur impénitent se mua en activiste politique, ce qui n'alla pas sans surprendre ceux qui le connaissaient.

Depuis l'assassinat de son père, Wilfrid se sentait souvent en danger. Il savait que des hommes de main du parti au pouvoir dans son pays circulaient en

Europe. Au début octobre, il exprima le besoin de parler avec son ami. Il rejoignit donc Évariste sur un banc du Jardin des Plantes, puisqu'il avait acquis la conviction que son téléphone était sur écoute.

À la date fixée, la chaleur avait desserré son étreinte dans la capitale, l'automne commençait à poindre avec un peu de retard. Wilfrid avait choisi un jour de semaine, peu de badauds déambulaient dans les allées. Les deux jeunes hommes se connaissaient assez pour ne pas entamer la conversation par des préliminaires mondains.

— Évariste, nous avons besoin d'armes, assena le Wahinien. Et nous n'avons pas les moyens de les payer. Nous avons donc aussi besoin d'argent.

— Je sais, Wilfrid, je sais...

Évariste n'avait pas cette mine rigolarde qu'il partageait avec ses compagnons de soirée. Il prit son menton entre le pouce et l'index dans une attitude de réflexion.

— Écoute-moi, Wilfrid. Aujourd'hui, des armes sont indispensables pour gagner une guerre, mais on peut se faciliter les choses en organisant la lutte sur le terrain de la communication. Ce qui se passe dans ton pays n'est pas assez connu du grand public. Il faut en parler ! En bousculant le milieu médiatique, je pense qu'on peut pousser votre gouvernement dans la difficulté. Sur ce terrain-là, je peux t'aider !

Wilfrid écoutait attentivement. Il savait que son père avait négligé la communication. C'était une voie à suivre : le Roi Onuhul et ses affidés étaient trop arrogants et sûrs d'eux pour se donner la peine de se mettre en avant dans les médias internationaux.

— Tu as des idées, Évariste ?

— Oui, j'ai quelques relations dans le milieu des journalistes, mais je ne peux pas apparaître en première ligne. Si mon père est au courant, il me virera de son entreprise. Je perdrai mon salaire, ce dont je me fous, mais le plus grave, c'est que je me priverai de mes réseaux d'informations.

Élisabeth Dumortier avait été, pendant quelques mois, la maîtresse d'Évariste. Les deux partenaires s'étaient séparés d'un commun accord. Leur relation s'était achevée de la manière la plus classique. Elle ne supportait plus le caractère volage de son amant. Lui ne tolérait plus qu'elle fasse passer avant tout sa réussite professionnelle.

Elle était en effet en train de mener une très belle carrière. C'est ce que lui dit Évariste lorsqu'il fit mine de l'apercevoir « par hasard » dans une soirée branchée. Sachant qu'il était surveillé, il était judicieux que ses rencontres aient l'air imprévues. En réalité, cette entrevue, il l'avait soigneusement mise au point en choisissant un rooftop organisé par un éditeur sur les toits de Paris. Il s'était assuré préalablement de la présence de sa proie.

Évariste entraîna la jeune femme à l'écart de la foule des invités qui se pressaient sur la terrasse. Pendant un instant, il aima retrouver le visage constellé de taches de rousseur, qui l'avait si bien séduit. Elle était plutôt de petite taille ; Évariste la taquinait souvent à ce sujet. Présentement, ses épaules nues dans sa robe de soirée auraient pu le mettre dans tous ses états... Mais il n'était pas là pour se pâmer.

— Élisabeth, j'ai besoin de toi !

— Tiens, le prestigieux Évariste Bernier est en demande, ironisa-t-elle. Intéressant !

Il ne releva pas le piquant de sa remarque. Il savait que la jeune femme venait d'accéder à la dignité de cheffe adjointe de service, ou quelque chose comme ça, dans la chaîne de télé pour laquelle elle travaillait. Il lui résuma l'information dont il disposait sur le Wahini : la guerre civile, le commerce des armes, la mort du chef de la rébellion, ses relations avec Wilfrid...

— Élisabeth ! Nous avons besoin que l'on parle de nous !

Il avait employé le « nous » sans tellement réfléchir, comme s'il était l'un des combattants de la révolte wahinienne. Il se fit pressant :

— Reportages, interviews, table ronde... Tout sera bon, à condition que le message soit clair : destitution du roi, chasse aux oligarques et gare à l'influence des Russes dans cette région !

Elle sourit. Il eut le temps de se dire que ses fossettes étaient fantastiquement attirantes.

— Et qu'est-ce que j'ai à gagner là-dedans, Évariste ?

— Mais tu n'as pas l'air de te rendre compte : je t'apporte un scoop sur un plateau, Élisabeth ! Toutes les opinions publiques, et donc les médias, se fichent du massacre de ces populations. Les puissances occidentales, les Russes et les émirs prennent le Wahini pour un terrain de jeu. Les rebelles résistent comme ils peuvent, mais les armes et l'argent leur manquent !

— Je pourrai te nommer ?

— Surtout pas ! Je vais te mettre en relation avec Wilfrid, le fils du chef de la révolte. Par contre, lui, il faudra le citer. Il a une belle histoire à raconter : tu imagines ça ? Le gamin reprenant le flambeau du père mort en combattant la tyrannie !

— Je vois, Évariste ! Je vois même très bien !

— Et en plus, je voudrais te demander un service...

— Dis toujours...

— Présente-moi une copine brillante. J'ai besoin qu'elle joue ma petite amie pendant quelques mois, je la paierai cher bien entendu. Il me faut quelqu'un d'aussi éloigné que possible du milieu médiatique pour qu'on ne me soupçonne pas de me mêler des dossiers politiques. Elle devra faire quelques apparitions publiques avec moi. Évidemment, tout ça sera de la comédie, uniquement de la comédie. Je dois égarer les soupçons en me pavanant dans les rubriques mondaines. Pour soutenir Wilfrid, il est indispensable que mon nom ne transparaisse pas dans l'aide que je vais lui apporter.

La journaliste reprit son ton professionnel :

— J'ai besoin d'y penser, Évariste. Je ne fais pas exactement ce que je veux.

Le jeune homme sentit une réticence d'origine inconnue, mais il pouvait s'appuyer sur la concurrence entre médias, vive et impitoyable.

— Peut-être, mais réfléchis vite. J'espère que tu comprendras que je ne pourrai pas garder cette affaire pour moi très longtemps. Tu sais mieux que moi

que vous n'êtes pas les seuls...

— Laisse-moi dix jours.

Dans le milieu économique-médiatique, on disait qu'Alexandre Bexal vivait en couple avec Elsa Vernay. Ce qui n'était pas tout à fait exact. Certes, Bexal n'avait pas mis beaucoup de semaines à « récupérer » Elsa lorsque celle-ci avait quitté Aldebert Bernier avec armes, bagages et brosse à dents, mais Elsa avait son propre pied-à-terre dans lequel elle recevait beaucoup. De son côté, Bexal disparaissait souvent dans l'une de ses demeures provinciales, de préférence dans sa villa du Midi. Si bien qu'à leur sujet, on pouvait parler d'un couple intermittent. Certaines langues acérées estimaient qu'ils avaient inventé une sorte de foyer à deux dimensions flexibles dans le temps et l'espace.

Le 2 octobre 2025, dans son appartement du VII^e arrondissement, Elsa choisit de provoquer l'affrontement qu'elle cherchait. Ce matin, elle savait qu'Alexandre resterait pour travailler. Après le petit-déjeuner, elle le pria de s'installer dans le salon lumineux qui faisait face à la tour Eiffel. À cette époque de l'année régnait partout une atmosphère de rentrée ; c'était l'occasion, pensa-t-elle, de mettre les choses au clair.

Sur la table basse en verre, devant son amant, elle posa avec calme le dossier qui avait causé la mort de Billonnet.

— C'est toi ?

Elsa savait que le commandant Pacard n'avait pas révélé la réapparition du dossier Billonnet à Alexandre Bexal. Il lui avait dit qu'il n'était pas de son rôle d'interférer dans les relations internes du couple. Il se réservait néanmoins la possibilité de questionner Bexal sur cette affaire. Un peu plus tard.

Georges Billonnet était un être séduisant qui venait d'atteindre sa quarantième année, lorsqu'il avait été licencié du groupe Bernier. Il paraissait comme un homme qui cultivait son élégance et son maintien. Dans le quotidien, il prenait facilement des airs brillants de comédien de cinéma. La rumeur lui attribuait un niveau de vie nettement supérieur à ses revenus d'ingénieur. Chez Aldebert

Bernier, il n'avait pas de mission très précise, c'était plutôt une sorte de documentaliste, chargé de collecter et d'analyser l'information provenant de médias étrangers. Parfois, lorsqu'il s'agissait de préparer des réunions très techniques, il donnait un coup de main. Son sourire blanc et son aisance étaient aussi très efficaces dans les manifestations mondaines. Aldebert (qui avait prétendu ne pas le connaître devant la police) pensait que ce genre d'agent, aux attributions plus que floues, était plus utile qu'on ne le croyait : Billonnet croisait beaucoup de gens, savait tendre l'oreille, se faire apprécier en hauts lieux et récolter des rumeurs importantes. Tout ça en n'ayant l'air de rien.

Quelques années plus tôt, sans doute grisé par ses succès, il avait commis une imprudence fatale. Un salarié qui travaillait tard l'avait surpris en train de fouiller dans les fichiers du personnel de l'entreprise. Aldebert Bernier qui, pourtant, n'aimait pas se créer des ennemis supplémentaires, convint que Billonnet avait dépassé les bornes et l'avait mis à la porte.

Cette erreur n'avait pas échappé à Alexandre Bexal qui vivait déjà une relation avec Elsa Vernay. Cette dernière avait été élevée au rang de conseillère du président de la Bexto. Ils sautèrent sur l'aubaine : recruter Billonnet présentait un avantage certain pour leur entreprise. Ils comptaient bénéficier de son expérience et de son savoir. Le salarié ne fit aucune difficulté pour oublier son accord de confidentialité avec le groupe Bernier.

Outre son intérêt économique, Elsa Vernay vit rapidement un bénéfice personnel dans la présence de Billonnet à ses côtés. Sans états d'âme, elle en fit son amant « en second », puis son protégé. Ce qu'elle ignorait au début de leur relation intime, c'est que Billonnet, ayant très mal vécu son éviction du groupe Bernier, préparait minutieusement un dossier revanchard destiné à faire tomber Aldebert Bernier.

Il finit par le lui avouer. Elle enregistra l'information et la mit de côté en attendant de s'en servir à bon escient.

De son côté, Alexandre Bexal avait également la rancune tenace. Selon lui, quand leur association avait volé en éclat, il avait été largement dépouillé par Bernier. Lorsqu'Elsa lui fit part des intentions de Billonnet, il se frotta les mains. Malheureusement, ce dernier refusa de leur céder son dossier. Son argument principal était qu'il voulait voir Bernier humilié sur la place publique et que le journaliste qui le suivait depuis longtemps avait l'audience nécessaire pour

démolir sa réputation une bonne fois pour toutes.

Ce jour-là, devant la tour Eiffel, Elsa Vernay accusa froidement Bexal d'avoir fait assassiner Billonnet pour s'approprier les documents qu'il détenait.

Bexal prit le temps de parcourir le dossier qu'Elsa Vernay venait de glisser sous ses yeux.

Sentant que son interlocutrice ne le croirait pas s'il clamait son innocence, il choisit non pas de plaider coupable, mais de contourner l'accusation qu'elle avait proférée :

— Écoute, Elsa, nous avons avec ce dossier l'occasion unique d'attaquer la Bernier. Billonnet y tenait, toi aussi, moi aussi. Alors quel est le problème ?

— Le problème, c'est qu'il n'était pas besoin de tuer un homme pour en venir là !

— Ne me dis pas que ça te fait de la peine. Tu couchais de temps en temps avec Billonnet comme avec beaucoup d'autres.

— Ce n'est pas la question. La question, c'est qu'il a été assassiné.

— Je suis désolé. Il y a eu un dérapage. J'avais demandé à Bouillard et à ses hommes de lui enlever le dossier par tous les moyens, mais pas de le tuer. Il a été un peu pris de vitesse par Marc Foulet et a dû arracher le paquet à Billonnet *in extremis*, juste avant qu'il le remette au journaliste. Voilà toute l'histoire.

— Et si la police remonte jusqu'à nous ?

— Il n'y a rien à craindre. J'ai un argumentaire costaud contre Bouillard qui portera le chapeau.

— Et maintenant, Alex ?

— Et maintenant, il va falloir jouer subtilement. À terme, je veux le contrôle de la Bernier. Le dossier contient des informations lourdes contre Aldebert : accointance avec les Allemands en 43, commerce avec des groupes terroristes du

Sahara, blanchiment d'argent, etc. Mais il est malin, tout ça ne suffira pas à le mettre à terre d'un seul coup.

— Oui, quelles que soient les accusations, rien ne l'empêche de les balayer d'un revers de main ou de les mépriser, ce serait assez dans sa nature.

— Il va falloir travailler dans le temps : l'usure le fera craquer. Nous avons un atout : j'ai gardé de bonnes relations avec Maud Linarès. Je crois que tu la connais un peu. Elle est capable de manger à tous les râteliers. Si tu vois ce que je veux dire...

— Comment comptes-tu t'y prendre concrètement ?

— Il faut attaquer Bernier par tous les côtés. Je vais donner un peu d'infos à Marc Foulet, juste de quoi rendre son article encore un peu plus « saignant ». Parallèlement, je vais travailler avec Erik Pinton pour pouvoir cerner Bernier avant de lui asséner le coup final.

— Et le fils Bernier, qu'est-ce qu'on en fait ?

— C'est un drôle de loustic. Il n'a pas l'air aussi nul que son entourage le pensait. C'est la seule inconnue dans mon plan. Il faudra l'avoir à l'œil. Pour le moment, il s'excite sur le Wahini, laissons-le faire. Je crois, en plus, qu'Aldebert a fait mousser le dossier pour lui donner de l'importance. À mon avis, le père est en train de préparer autre chose. J'espère en apprendre plus grâce à Pinton et Linarès.

— Lançons la rumeur selon laquelle Aldebert a dépassé l'âge limite de « consommation », ou alors qu'il est gravement malade, ça pourrait nous aider. Après tout, il est fort, mais pas inusable.

— Je compte également approcher certains membres de son conseil d'administration. Les vieilles méthodes financières ont encore du bon.

— Tu le crois capable d'innover, Alex ? Il ne faudrait pas qu'il prenne de l'avance sur nous... Si c'est le cas, ce sera d'autant plus difficile de le dégommer.

— C'est le risque. Il est capable de tout. Il paraît qu'il prépare la sortie d'une nouvelle génération de blindés, nommés RS 707. Personne n'en sait rien. On ignore où il est fabriqué. Certains pensent que c'est un fantôme. Aldebert s'y

entend à merveille quand il faut lancer de fausses pistes. J'ai aussi l'impression qu'il a loupé la révolution des drones et qu'il ne comprend rien aux développements du numérique, mais ça reste à vérifier.

Alexandre Bexal organisa la fuite dans les médias des informations qui avaient coûté la vie à Billonnet. Désormais, il détenait le dossier et entendait utiliser sa substance vénéneuse à petites doses, selon des modalités diverses. Pour lui, il fallait qu'Aldebert se sente attaqué sans relâche. Déjà ses émissaires lui affirmaient qu'un ou deux membres du conseil d'administration de Bernier étaient prêts à changer de camp.

Un nouvel article de Marc Foulet parut au début de l'année. Bexal s'en félicita vivement : l'article accentuait la pression sur Bernier. Il détaillait les compromissions entre le père d'Aldebert Bernier et l'armée d'occupation dans les années 40. Pire ! Il dévoilait l'incroyable indulgence dont les Bernier avaient bénéficié de la part des tribunaux, à la Libération. Ces révélations bousculèrent les milieux médiatiques pendant quarante-huit heures, avant que ceux-ci passent à autre chose.

Suivant son habitude, Aldebert ne réagit pas. Il considérait que toute protestation aurait eu pour conséquence de donner plus de crédit et d'ampleur aux informations en question. Il arrive souvent qu'en s'agitant pour se délivrer d'un piège, on s'enferme un peu plus dans les griffes du chasseur. Aldebert eut néanmoins une conversation téléphonique avec le ministre de la Défense. Il en ressortit que personne n'avait intérêt à remuer des souvenirs de la Guerre et de la Libération. La vérité, c'était qu'Aldebert connaissait très bien cette période trouble et savait que, dans certaines familles en vue dans le monde politique et médiatique, les amis ou leurs proches ne s'étaient pas conduits de manière honorable. Chacun tenait chacun !

Alexandre Bexal s'attendait au faible impact de l'article, mais pour lui, l'important, c'était que Bernier commence à sentir le vent du boulet siffler à ses oreilles.

Sur tous les marchés économiques, le nerf de la guerre, c'est l'argent, puis

l'information. Alexandre Bexal était au courant qu'Erik Pinton avait établi des liens solides avec Maud Linarès. Lui-même avait conservé avec elle de bonnes relations qu'il avait tissées lorsqu'il était associé de Bernier.

Présentement, en ce début d'année 2026, il voulait savoir dans quelle mesure Maud était capable de lâcher le vieil Aldebert. Il était évidemment hors de question que Bexal se charge lui-même de cette tâche assassine. Pinton était l'homme tout désigné pour cette mission délicate. C'est la raison pour laquelle, quelques jours après Noël, l'agent de renseignement se retrouva dans les fauteuils de cuir vert du bureau du patron de la Bexto.

La pièce était plongée dans une semi-obscurité ; Bexal n'ignorait pas que la tombée de la nuit était propice aux confidences.

— Erik... Permettez que je vous appelle Erik. Vous êtes un personnage à la fois modeste et puissant dans notre milieu. Vous occupez une position stratégique. Je dis souvent à mes collaborateurs que l'information est une matière première dont il ne faut pas sous-estimer l'importance. Et l'information... c'est votre truc.

Erik trouva une réponse polie à cette introduction. Il avait l'expérience des démonstrations de flatterie dont étaient capables les dirigeants d'entreprise lorsqu'ils avaient besoin de ses services. Bexal poursuivit avec application :

— Vous savez comme moi comment marchent les affaires. Nous devons désormais raisonner au niveau mondial. Nous sommes en plein dans le fonctionnement du libéralisme décomplexé. Les petits vont mourir, les grosses structures s'en sortiront. C'est vrai partout, mais encore plus dans notre branche d'activité.

— J'en ai bien conscience, Alexandre.

Pinton émit cette réponse prudente, puis s'enferma de nouveau dans son mutisme, attendant que Bexal développe son idée.

— Le groupe Bernier et la Bexto font cavaliers seuls, chacun de son côté. Alors, vous allez me dire que cet état de choses résulte d'une brouille entre les deux présidents, et vous aurez raison. Mais aujourd'hui, j'ai acquis la conviction que l'un de nous va mourir si nous ne faisons rien ! Il va falloir dépasser nos antagonismes... Ne pensez-vous pas, Erik ?

— Tout à fait, Alexandre, c'est ce que la sagesse commande !

Alexandre Bexal jugea que, finalement, ce n'était pas une bonne idée de recevoir Pinton en soirée. Il avait du mal à discerner ses réactions dans la pénombre. Il poursuivit néanmoins en forçant un peu sa voix :

— Comprenons-nous bien, Alexandre, je ne suis pas en train d'annoncer que Bexto doit absorber Bernier. Je dis simplement qu'il faut que nous travaillions ensemble pour être plus forts.

— Qu'est-ce que vous proposez, Alexandre ?

— C'est là que nous avons besoin de vos services, Erik. La collaboration peut prendre des formes multiples. Ça peut être quelques sièges qui nous seraient réservés au conseil d'administration de Bernier, ou bien dans l'entourage du PDG Bernier, ou encore une coopération autour d'un projet concret. Il faudra mobiliser de nouvelles ressources, mais c'est là notre avenir.

— Ça me paraît être de bonnes idées, Alexandre. Croyez-vous que Bernier y soit disposé ?

— Je n'en sais rien, Erik, c'est justement là que vous pouvez nous aider. Vous comprenez bien que, si c'est moi qui fais ces propositions au vieux Bernier, il va flairer un piège et me chasser à coups de pied quelque part. J'ai besoin que vous mettiez à profit vos contacts pour sentir ce à quoi Bernier serait prêt.

L'agent de renseignement sourit finement pour signifier son accord. La position d'intermédiaire contient de nombreux inconvénients, mais aussi un avantage majeur : elle peut rapporter beaucoup d'argent.

Pendant qu'Alexandre Bexal entreprenait de grandes manœuvres de rapprochement, Évariste travaillait d'arrache-pied à l'avancement du dossier Wahini. L'ancien Évariste, noceur impénitent, ne se serait jamais cru capable d'un tel investissement. Il était désormais convaincu de la cause défendue par son ami Wilfrid.

La campagne de communication menée par son ex-compagne avait porté ses

fruits. Wilfrid Ohana et le jeune Bernier s'étaient déplacés jusqu'aux États-Unis pour lever des fonds, avec quelques succès. Ils avaient su rallier quelques sénateurs à leur cause. Ils avaient de l'argent, le reste devenait une affaire d'organisation.

Les négociations entre la rébellion wahinienne et le groupe Bernier purent commencer. Évariste s'en chargea ; il n'était plus question de demander quelque autorisation que ce soit à Maud ni à quiconque. Le jeune Bernier ouvrit toutes les facilités de paiement aux représentants de la révolution qu'accompagnait Wilfrid. Évariste réussit à convaincre son père et les responsables ministériels d'en finir positivement avec ce dossier.

En passant par des pays tiers, au prix de quelques contorsions diplomatiques, la révolte wahinienne fut solidement outillée. Wilfrid disposait en fin d'année d'une manne suffisante pour équiper ses troupes des dernières technologies en armement. Les drones nouveaux seraient particulièrement efficaces, compte tenu de la configuration du terrain.

Une formation expresse des volontaires wahiniens fut menée, de sorte que les nouveaux armements étaient sur place et opérants dès janvier 2026. À partir de ce moment-là, la guerre civile du pays changea de visage. Les forces opposées à Sa Majesté Onuhul, disposant de drones tueurs et de canons électromagnétiques de longue portée, prirent rapidement l'avantage.

Au mois de février, l'armée loyaliste réclama un armistice. Les révoltés admirèrent que le roi Onuhul s'enfuie et se réfugie dans un émirat. Une junte militaire commandée par le lieutenant-colonel Omuha, un leader des rebelles, s'empara des rênes du pouvoir.

Un gouvernement provisoire fut installé. Wilfrid Ohana retourna dans son pays avec de grands projets d'investissements en poche.

Maud prit très mal ce qu'elle considérait comme un « coup de force » d'Évariste. Elle tenta de s'interposer dans le dossier, mais Aldebert, que la réussite de son fils rendait fier, trouva subitement une mission très importante au Moyen-Orient qui exigeait un voyage immédiat de sa conseillère spéciale au Caire.

En revenant du Caire, la « conseillère spéciale » ne put qu'applaudir, avec une certaine amertume, à la réussite du rejeton du président. Elle tenta quand même

de s'attribuer une part de son succès. La finesse de son jugement n'avait-elle pas permis l'éclosion des qualités d'Évariste ? Après tout, elle avait été chargée de son encadrement et de son instruction.

Le vieux Bernier, qui n'était dupe de rien, prit le temps de la féliciter, mais ce qui le rendit heureux, c'est d'avoir su donner une chance à son gamin que chacun considérait comme un joyeux imbécile friqué.

Alexandre Bexal laissa filtrer dans la presse spécialisée l'hypothèse d'un rapprochement entre le groupe Bernier et Bexto. Il savait qu'en affaires, il suffisait d'émettre un message anodin, comme par mégarde, pour juger de l'effet d'une décision éventuelle. C'était la stratégie des ballons d'essai. En cas de conséquence positive, on peut alors mener plus loin les investigations.

À l'annonce des intentions belliqueuses de son rival, Aldebert s'abstint de toute réaction. Lui, il appliquait la méthode de l'élastique qui avait pour intérêt de laisser avancer l'ennemi plus avant, d'une part pour le mettre en confiance, et d'autre part pour le pousser à faire connaître ses ambitions exactes.

À la fin mars 2026, Erik Pinton sollicita, avec toute l'humilité dont il était capable, une entrevue avec le « vieux Bernier ». Charles Bexal l'avait missionné pour sonder son concurrent. L'idée était de l'amener à se positionner dans l'hypothèse d'un rapprochement.

Dans des entretiens préliminaires, il avait longuement parlé avec Maud des idées de fusion de Charles Bexal. Celle-ci se montra enthousiaste. Elle voyait dans ce projet la possibilité d'élargir son domaine de responsabilités et surtout d'accroître son revenu et son patrimoine financier. Ni Bernier, ni Bexal ne pouvaient se dispenser de son expérience. Elle savait suffisamment de choses sur l'un et sur l'autre pour qu'ils soient contraints de lui attribuer un poste à sa mesure dans la nouvelle configuration. Elle vendrait très cher sa collaboration.

Le 2 avril suivant, Erik Pinton se retrouva donc, à l'heure du coucher du soleil, devant la fabuleuse bibliothèque d'Aldebert Bernier. Les amabilités étant échangées, le détective privé estima bon d'aller plus avant :

— Monsieur Bernier, j'ai été désolé qu'un article mettant en doute l'honneur de votre famille ait vu le jour. Il contient des accusations ignobles dont les personnes bien informées ne tiendront aucun compte. J'en suis sûr.

Aldebert Bernier répondit avec un mince sourire d'affabilité aux lèvres :

— Je vous remercie de votre sollicitude, monsieur Pinton, j'ai moi-même l'intention d'ignorer ces gesticulations médiatiques.

— Il est vrai qu’aujourd’hui, les grands industriels qui sont dans votre position font souvent l’objet de jalousies et d’attaques médiocres...

— La France est toujours sur le podium des meilleurs exportateurs d’armement, il faudrait que chacun s’en souvienne et respecte notre travail, monsieur Pinton.

Erik Pinton n’entendit pas laisser passer la perche qui lui était tendue.

— C’est exact ! Ne pensez-vous qu’il y aurait un intérêt collectif à renforcer cette position ? Peut-on imaginer des regroupements ou des alliances dans votre branche ?

— Vous avez raison, monsieur Pinton. Nos structures sont de taille moyenne. Il faut aller vers de plus grandes unités de fabrication pour résister à la concurrence internationale.

À ce moment du discours, Erik Pinton jugea bon de prêcher le faux pour savoir le vrai.

— On murmure que Bexal et votre entreprise pourraient engager des rapprochements opérationnels.

Aldebert Bernier répondit d’un sourire amusé :

— Ce ne serait pas une mauvaise idée. Nos processus et nos productions sont assez voisins. Nous devrions pouvoir faire des économies de logistique. Pour tout vous dire, monsieur Pinton, j’aimerais qu’on trouve des points de convergence entre Bexto et Bernier avant d’aller plus loin...

— Ce serait une bonne démarche, monsieur Bernier.

À ce stade, Aldebert Bernier prit un air pensif, ce qui, pour tous ceux qui le connaissaient, était le signe qu’il avait cessé de réfléchir et décidé de passer à l’action :

— Je me disais... peut-être... que... qu’une agence comme la vôtre pourrait nous aider à bâtir des synergies positives entre les deux groupes, dans le respect de la culture et de l’histoire des deux entités. Je ne prétends pas, bien entendu, que Bernier envisage d’absorber Bexto...

— Tout à fait, monsieur Bernier. Dans une telle alliance, chaque entreprise

pourrait bénéficier des avancées scientifiques de l'autre. On dit que vous-même allez sortir un blindé bourré de nouvelles technologies.

Aldebert Bernier fit semblant de ne pas avoir entendu la dernière phrase et tira subitement sa montre de son gousset.

— Excusez-moi, monsieur Pinton, je vois que l'heure tourne. Je serais ravi de poursuivre cette conversation à une future occasion.

L'atmosphère feutrée et la pénombre qui régnaient dans le bureau d'Aldebert Bernier intimidaient toujours Maud en dépit de son expérience des lieux. Le « Vieux », elle le connaissait bien après trente ans de vie professionnelle commune, mais elle savait qu'il était capable de « coups » imprévisibles. Il pouvait faire semblant de dormir pendant des mois, comme un chat sournois, puis de tirer soudainement un tour diabolique de sa manche.

Ce 14 avril, elle sentit que c'est ce qui allait se passer. Il l'avait priée de s'installer sur l'un de ses fauteuils noirs, alors que pour les affaires courantes, elle restait debout à ses côtés. Aldebert entama la conversation d'une voix douce, ce qui n'était pas forcément un signe apaisant pour son interlocuteur :

— Maud, le RS 707 n'existe pas et n'existera pas.

Le commerce des armes ne laissant pas de place à la naïveté, Maud s'attendait à tout lorsqu'elle pénétrait dans le saint des saints. Dans un entretien avec Aldebert Bernier, la moindre des choses était de faire preuve de maîtrise, quoi qu'il arrive. Elle ne se troubla pas ; elle se contenta de jeter un coup d'œil à l'écran mural sur lequel la même vidéo passait en boucle. Le supposé RS 707 continuait à tout broyer sur son chemin en soulevant des gerbes de poussière.

Le Vieux reprit :

— Le RS 707 n'existera pas, Maud, mais je veux que vous fassiez tout pour qu'il existe dans la tête de nos partenaires.

— Monsieur, les gens finiront par poser des questions !

— Débrouillez-vous, c'est votre affaire. Nous allons perfectionner le RS6 qui deviendra le RS6+, ça suffira. J'espère que vous avez compris que les guerres d'aujourd'hui changent de physionomie. Le char d'assaut a sa place, est utile, mais n'est plus déterminant. J'ai ordonné à certaines unités de concentrer leurs efforts sur la fabrication de drones et de robots tueurs.

— Quelles unités, monsieur ?

— Je ne vous le dirai pas. D'autant plus que vous ne les connaissez pas. Le marché d'aujourd'hui, c'est cela, Maud. Nous allons vers une guerre de machines-soldats. Et nous devons être dans le peloton de tête, la concurrence ne nous loupera pas. Les Américains, les Allemands, les Chinois sont impitoyables !

Maud ne bougeait pas depuis qu'Aldebert Bernier lui avait livré sa nouvelle stratégie. Son esprit fonctionnait déjà à toute vitesse à la recherche de la meilleure manière de tirer un bénéfice personnel de la situation qui venait de se concrétiser sous ses yeux.

— Pour le moment, contentez-vous d'intoxiquer tous vos réseaux avec le RS 707, Maud. Il faut qu'Évariste, lui aussi, croie au RS 707.

D'habitude, le PDG se levait de son siège pour signifier que la discussion était terminée. Mais cette fois-ci, il resta un instant bloqué, le regard perdu sur les dos enluminés des volumes qui se serraient sur les étagères de sa bibliothèque ; il paraissait hésiter à prolonger la discussion :

— Maud, aujourd'hui, j'ai rencontré Erik Pinton de l'agence du même nom. Je ne me suis engagé sur rien, mais j'attends de lui qu'il explore les possibilités de racheter Bexal. Évidemment, j'ai parlé d'un simple rapprochement... Il va sûrement vous sonder. Soyons nets : nous allons avancer à pas comptés, mais au final je veux prendre le contrôle de Bexal. Suis-je clair, Maud ?

— Très clair, monsieur.

En sortant de l'entretien, Maud Linarès savait que désormais les couteaux étaient tirés. Sa seule préoccupation était de trouver la place qui lui reviendrait dans cet engagement qui s'annonçait sanglant, tout en évitant de prendre un mauvais coup. Bien évidemment.

Le 15 mai, Pinton transmet une invitation d'Alexandre Bexal à Maud pour un thé chez lui, dans son appartement du VII^e arrondissement. L'industriel avait besoin d'une certaine intimité qu'il n'avait pas dans l'immeuble de ses bureaux.

La proposition avait un caractère mondain, mais Maud savait parfaitement à quoi s'attendre. À son arrivée, son hôte constata qu'elle avait passé son plus beau tailleur noir qui lui donnait l'allure d'une femme d'affaires de classe. Elle prit place sur les fauteuils du salon de Bexal avec curiosité : comment allait-il amener son sujet de préoccupation ? La cérémonie du thé, qu'Alexandre tint à servir lui-même, laissa aux protagonistes le temps de se jauger réciproquement.

— Maud, nous nous connaissons depuis longtemps. J'espère que nous pouvons parler en confiance.

— Tout à fait, Alexandre. J'ai toujours plaisir à bavarder avec toi.

— Tu sais comme moi que nous sommes entrés dans l'ère de la mondialisation. C'est encore plus vrai dans notre branche d'activité, puisque nous travaillons surtout pour l'exportation.

— C'est exact, Alexandre. La plupart des marchés s'ouvrent, mais la concurrence devient de plus en plus féroce avec les Américains, les Chinois et pas mal d'autres.

— Ne tournons pas autour du pot. Ce que je vous propose, à toi et à ton patron, c'est un rapprochement stratégique. Pour commencer, nous pourrions coordonner nos développements commerciaux dans certains États, africains notamment. Nous pouvons réaliser des économies de structures importantes.

— Oui, mais tu sais bien qu'il va y avoir des réticences. Il faut auparavant enterrer les bisbilles du passé. Et puis la Bernier va sortir le RS 707, nous avons besoin d'avoir les mains libres pour lui assurer un débouché.

— Ah ! Ah ! Aldebert a inventé le blindé fantôme. Depuis le temps qu'il évoque le RS 707, plus personne n'y croit plus : c'est une ruse grossière pour détourner notre attention des vrais projets. Dis-moi plutôt ce qu'il prépare dans notre dos.

— Aldebert me parle de moins en moins, Alexandre. Depuis que son fils est dans l'entreprise, j'ai l'impression d'être écartée. Il ne me raconte pas tout. Désolée !

— Maud, si tu le veux, tu as une place assurée avec moi. Mais pour le moment, tu occupes un poste stratégique pour mener l'alliance à laquelle je pense. Reste chez Bernier et travaillons ensemble, ce n'est pas contradictoire.

— Il va falloir en parler avec Aldebert, Alexandre. Aujourd'hui, je ne peux pas encore le lâcher. Si je le quitte, tu peux dire adieu à tes envies de rapprochement.

— Je sais, Maud. Je sais.

Le 12 juillet, Aldebert Bernier convoqua Évariste, non pas dans son bureau, mais dans le jardin fleuri de l'une de ses villas méditerranéennes que son gamin ne connaissait pas. Le patron du groupe Bernier avait formé le projet de passer le week-end en famille et au soleil. Il semblait particulièrement détendu.

Après le déjeuner du samedi, le vieux Bernier proposa une promenade pédestre à son fils dans le jardin de sa propriété. Les « deux Bernier » arpentèrent longuement des allées de mimosas et de bougainvilliers. Aldebert s'arrêta devant un arbousier qu'il fit admirer à Évariste, lequel s'extasia avec application.

Évariste subissait cette curieuse déambulation végétale avec patience. Ce « divertissement » pouvait surprendre de la part d'Aldebert Bernier qui n'avait pas quitté son costume trois-pièces malgré la chaleur de l'été et le repas plantureux qu'avait servi sur la terrasse Rosa, la nouvelle cuisinière. Mais le fils Bernier prit soin de ne pas s'étonner de cette petite balade avec son père. Il savait que, pour les grandes occasions, Aldebert adorait prendre le contrepied de ce qu'on attendait de lui. Soudain, l'ancien se retourna vers Évariste, alors qu'il admirait la ligne bleue de l'horizon lointain, le long de laquelle la mer tutoyait le ciel :

— Évariste, tu ne m'as pas surpris. Je connaissais tes capacités incroyables.

Au collège et au lycée, tu étais nul de chez nul, mais tu t'en tirais toujours avec ta mémoire phénoménale. Il te suffisait de lire un poème une fois pour le réciter par cœur. Grâce à ce talent, tu as pu survivre à l'Université, en développant une bonne dose de paresse, ce qui était un gâchis gigantesque. Ne m'interromps pas. Tu as été superbe dans la frivolité, maintenant je te demande de déployer tes qualités dans le sérieux.

Évariste avait quitté son observation du paysage, il redoubla d'attention pour écouter son père. Il n'avait aucune intention de l'arrêter avant qu'il lui ait livré le fond de sa pensée.

— Il y a vingt mois environ, j'ai donc décidé d'exploiter ton talent en te faisant travailler sous la coupe de Maud, ce qui n'était pas un cadeau, j'en ai bien conscience. Mais tu m'as confirmé ce que je soupçonnais...

— À quel propos ?

— À propos de Maud ! Écoute... c'est un agent double ou triple à la disposition de n'importe qui la paie, si possible très bien.

Évariste laissa tomber la révélation de son père dans un silence gênant.

— Vous saviez ! Comment pouvez-vous la garder en place ?

— Non, je ne savais pas, mais j'avais des indices. J'avais des doutes depuis longtemps sur le fonctionnement de Maud. C'est la raison pour laquelle je t'ai fait venir dans l'entreprise, de façon à jeter un élément de trouble dans son jeu... Quand tu as un soupçon sur une situation, balance un pavé dans la mare, il se passe forcément quelque chose de révélateur.

— Autrement dit, j'ai été manipulé...

Aldebert ignora l'interruption et poursuivit :

— Je lui ai demandé d'annoncer la commercialisation de notre blindé super équipé avant le 30 juillet. C'est une innovation qui va nous rapporter gros. Elle s'est acquittée de sa mission avec une mauvaise grâce manifeste, de sorte que nos adversaires ont cru à une manœuvre de ma part. Or, je peux te dire que le RS 707 va sortir de notre usine marocaine d'ici la fin du mois.

Évariste, qui avait anticipé une nouvelle d'envergure, eut de la peine à garder son calme :

— Le RS 707 existe !

— Mais évidemment, Évariste, il n’a jamais été question de l’abandonner. Tous ceux – et ils sont nombreux – qui ont pensé qu’il s’agissait d’un fantasme vont avoir une sacrée surprise.

— Père ! Vous comptez vous séparer de Maud ?

— Pas du tout, répondit Aldebert avec une pointe d’amusement primesautier dans la voix. Sache que, lorsqu’on tient un traître dans son armée, on le bichonne. Il peut toujours être utilisé efficacement. Il suffit de le retourner. Intelligemment.

Évariste resta coi tout en observant les éclats ensoleillés qui animaient les massifs de rosiers. Il balbutia :

— Il peut servir à l’intoxication de l’ennemi...

— Eh oui, mon fils, la stratégie de l’empoisonnement de son ennemi grâce à un agent double est vieille comme le monde.

Les deux Bernier retombèrent dans le mutisme, chacun d’eux regardant leurs pieds qui cheminaient sur le gravier blanc du jardin. Évariste reprit :

— Mais Maud a toujours les mains libres. Elle peut encore manœuvrer dans votre dos au bénéfice de nos rivaux.

— Aucun problème, cher ami ! J’ai réactivé l’affaire Wahini pour m’en servir de leurre. Pendant que la concurrence s’excitait là-dessus, j’ai pu mener à bien des contrats dont je te parlerai. J’ai pu notamment terminer tranquillement le RS 707. Maintenant que tu as pratiquement bouclé le Wahini, j’ai d’autres dossiers en réserve pour occuper son attention.

Le 5 septembre, Erik Pinton « déjeuna » avec Alexandre Bexal, comme il en avait l’habitude lorsqu’il sentait que la situation lui échappait. Bexal appréciait Pinton. Beaucoup de gens ne comprenaient pas la manière de fonctionner du détective privé, on disait de lui qu’il mangeait à tous les râteliers. Bexal

répondait qu'il était normal et bon que l'agence Pinton soit une sorte de plateforme sur laquelle les informations s'échangeaient en toute transparence, quels que soient leurs émetteurs et leurs récepteurs. Pinton avait un point de vue plus réaliste : en diversifiant ses sources, l'agent de renseignement multipliait ses leviers de financement, c'est ainsi qu'il assurait son indépendance.

Les deux hommes s'entendaient donc parfaitement. Ce jour-là, l'un et l'autre s'attablèrent dans leur restaurant habituel avec des mines sombres. Erik Pinton attaqua la conversation en même temps que des ravioles de homard aux truffes noires :

— Alexandre, j'ai tout de même l'impression qu'il nous a blousés !

Les deux convives prononçaient rarement son nom. Ils savaient parfaitement de qui il parlait. Bexal releva la tête et soupira :

— Il nous a amusés avec le Wahini pendant qu'il vendait son blindé en Iran, ses canons au Brésil, ses drones en Colombie...

Pinton prit le temps d'achever son entrée, se tamponna le menton et les lèvres avec distinction à l'aide de sa serviette. Après ce temps de réflexion, il répondit :

— Cher ami, nous devons admettre qu'il s'agit d'un échec et en tirer les conséquences. Entre nous, que pensez-vous du rôle de Maud dans cette affaire ?

— Mon cher, je crois que je commence à avoir les mêmes doutes que vous. Pourtant, il faut reconnaître qu'elle nous avait annoncé la sortie de leur super blindé. Certes, elle l'a fait d'une façon qui pouvait nous laisser supposer l'inverse, mais n'avons-nous pas été victimes d'une interprétation un peu naïve de notre part ?

— Je vois avec plaisir que nos analyses convergent, Alexandre. Une fois de plus.

— Soyons justes : le père Bernier est un sacré loustic. Nous diffuser avec conviction une information en espérant que nous allions penser le contraire...

— Et nous l'avons cru, Alexandre. Pour en revenir à Maud, je serais partisan de ne rien faire dans l'immédiat...

— Vous avez raison. Mettons-la en observation. J'en ai un peu marre de me faire intoxiquer.

Le 19 septembre 2025, le premier exemplaire du blindé RS 707, truffé de nouvelles technologies, sortit d'un atelier marocain. Le groupe Bernier avait installé des chaînes de production dans la région de Meknès deux ans plus tôt dans l'indifférence générale. Le nouvel engin y avait été construit dans le plus grand secret. Aldebert Bernier auréola le moment de sa révélation comme il aurait annoncé l'arrivée d'une star de cinéma : articles dans les journaux spécialisés, conférences de presse, vidéo largement diffusée sur les réseaux sociaux... Les associations pacifistes s'indignèrent, ce qui ne fit que conforter la publicité donnée à l'événement.

Aldebert intervint en personne dans la seconde vague de son plan de communication. D'abord pour indiquer que son blindé plaisait : les Péruviens et les Coréens du Sud, très impressionnés, en avaient déjà passé commande. Puis il souligna que les recherches techniques menées par ses équipes avaient des retombées dans les sphères civiles. Ainsi les détecteurs de présence à distance dont était équipé le RS 707 fonctionnaient grâce à une technologie qui pouvait être utilisée par les secours en montagne. Enfin, il remit à l'ordre du jour le vieil adage : quand on veut la paix, on prépare la guerre. En d'autres termes, il estimait que l'armement des principaux pays développés correspondait à une logique de prévention ou de dissuasion.

À l'adresse de ceux qui émettaient encore des doutes sur son activité, Aldebert Bernier rappela que la France figurait sur le podium des marchands d'armes dans le monde et qu'il contribuait plus que beaucoup d'autres à la croissance du revenu national.

Les spécialistes apprécièrent l'habileté et la gymnastique dialectique du « vieux » Bernier, sauf Charles Bexal, que cet épisode rendit fou de rage.

Après cette période d'agitation, les journalistes passèrent à de nouveaux sujets sans vergogne et le monde des marchands de canons retomba dans l'ombre... Enfin... c'est ce que chacun croyait.

La réplique n'allait pas tarder à survenir. Le 14 octobre suivant, le PDG de la Bexto convoqua une conférence de presse incendiaire. Son entreprise avait toujours ignoré les États où les droits humains étaient bafoués, ce qui ne l'empêchait pas de constater le cynisme de ses principaux concurrents qui traitaient avec les principales dictatures du monde. Selon lui, la France, le pays des Droits de l'homme se discréditait. Sans la nommer, sa crise de nerfs était dirigée contre le groupe Bernier, tout le monde l'avait compris.

Bexal lança les dernières munitions qu'il tenait en réserve. Il remit sur la table de vieux sujets de scandale : le comportement de la Bernier sous l'Occupation, des trafics illégaux lors des guerres coloniales et même un soupçon de blanchiment d'argent, jamais prouvé, à l'encontre d'Aldebert et Évariste Bernier.

Après cette salve, les journalistes frétilèrent d'impatience en attendant la réaction d'Aldebert Bernier. Bexal avait multiplié les révélations, ils étaient donc certains que le PDG de Bernier répliquerait. Un petit problème se dessinait : le « vieux » Bernier prenait son temps !

Bexal n'avait pas caché à Maud Linarès ses intentions agressives, mais il ne l'avait pas informée qu'il irait aussi loin dans ses attaques. « L'égérie » de Bernier crut bon d'alerter son président :

— Monsieur, Alexandre Bexal dépasse les bornes. Il ne tient pas compte du fait que nous avons des intérêts communs à défendre. Déjà, nos clients étrangers posent des questions. Des membres du conseil d'administration s'inquiètent. L'action Bernier est au plus bas. Vous devriez parler.

Fidèle à sa tactique, Aldebert Bernier laissa Bexal s'enfermer dans ses arguments.

— Maud, ne paniquons pas. Ce n'est pas la première attaque que le groupe subit. Laissons-le s'agiter, nous réagirons en temps voulu.

Pendant ce temps, Marc Foulet se tenait à l'écart des polémiques entre vendeurs d'armes dont les colères et les indignations lui paraissaient surjouées.

Comme tous ses meilleurs confrères, il poursuivait ses investigations avec ténacité.

Évariste Bernier avait réduit, mais sans les abandonner tout à fait, ses activités nocturnes. Foulet fit sa connaissance grâce à quelques intermédiaires. Le journaliste avait l'intuition qu'en interrogeant le fils, il en apprendrait plus qu'en interviewant le père, qu'il considérait comme un vieux routier capable de manipuler tout le monde.

Foulet organisa un rendez-vous avec Évariste, au Jardin des Plantes. Il savait qu'il y avait ses habitudes. La discussion eut lieu le 15 octobre, alors que la nature commençait à s'endormir dans des teintes mordorées. Il pressentait qu'il lui faudrait mettre le jeune Bernier en confiance, s'il voulait le faire parler de son activité. Pour l'appâter, il avait en poche une information qu'Évariste ignorait : les dessous de l'assassinat du dénommé Billonnet.

Marc Foulet commença l'entretien en douceur :

— Évariste, on raconte que vous prendrez prochainement la tête du groupe Bernier, à la suite de votre père.

— Il n'y a rien de décidé. Aldebert tient la barre et peut la tenir encore de nombreuses années. Pour le moment, je travaille avec lui.

— On murmure aussi que vous n'aimez pas trop la vente d'armes. Votre passé, disons festif, ne vous orientait pas a priori vers cette activité.

— Peut-être, mais enfin on ne choisit pas toujours son métier. Je suis sûr que vous ne rêviez pas forcément de devenir journaliste...

Foulet sentit qu'il fallait détendre l'ambiance :

— Vous avez raison, dit-il en souriant. À 15 ans, je voulais être général ou ministre ! Je l'ai échappé belle... À propos, que pensez-vous de la récente polémique entre Bexal et Bernier ?

— Je n'y ai pas participé directement. J'avoue que je n'aime pas trop les règlements de comptes entre chiffonniers. Il me semble que Charles Bexal est motivé par une profonde jalousie à l'égard de mon père, mais je ne vous en dirai pas plus.

Foulet en vint au fait qui, l'espérait-il, allait déstabiliser le fils Bernier :

— Vous savez sûrement qu'un homme a été tué juste avant de me remettre un dossier gênant pour votre entreprise.

— Vous voulez sans doute parler de ce pauvre Billonnet. L'événement est mystérieux, la police n'a pas trouvé le criminel.

Marc Foulet prit une profonde inspiration en observant des gamins courir dans l'allée devant lui :

— Monsieur Bernier, moi, j'ai retrouvé l'assassin de Billonnet. Il s'appelle Georges Bouillard. Avant de partir se réfugier à l'étranger, il m'a confié tout ce qu'il fallait savoir. Je suis tout près de publier son témoignage.

Évariste se sentit pâlir. Il s'était précautionneusement abstenu d'intervenir dans des affaires qui ne lui semblaient pas très propres. Il avait l'impression que le journaliste allait lui replonger le bec dans un marécage nauséabond. Marc Foulet reprit :

— Vous savez certainement que Billonnet avait travaillé pour Bernier pendant plusieurs années et qu'il avait été licencié pour faute professionnelle. Il s'en est trouvé très affecté, au point de constituer très patiemment un dossier contre l'entreprise Bernier. Il s'apprêtait à me le donner quand il a été tué et que le dossier a été volé par Bouillard.

Évariste eut une répartie un peu désespérée :

— Je suis sûr que mon père...

— Aldebert Bernier n'y est effectivement pour rien dans cet assassinat. Bouillard m'a confié avoir transmis le dossier à la Bexto.

Évariste commençait à se sentir dépassé. En acceptant d'entrer dans la vente d'armes, il avait compris qu'il ne mettait pas les pieds dans un milieu d'enfants de cœur, mais il pensait avoir affaire à des gens policés, bien élevés, qui ne se salissaient pas les mains au contact de truands. Il n'avait aucune envie d'écouter la suite du discours de Foulet, mais il resta, animé par la curiosité.

— Pourquoi Bexal a-t-il volé ces documents ? Après tout, il suffisait de vous laisser les publier dans le domaine public pour porter tort à notre entreprise.

— À ce moment-là, personne ne connaissait le contenu du dossier de Billonnet. Je pense que Bexal voulait le lire en détail. Mais la vraie raison,

c'était que Bexal avait l'intention de maîtriser en personne l'attaque qu'il fomentait contre Bernier.

— Monsieur Foulet, quel est le but d'Alexandre Bexal ?

— Le contrôle total de Bernier et la place de votre père !

Le nouveau ministre de la Défense, Jean Pallin, prit ses fonctions au moment où la bataille entre la Bexto et la Bernier atteignait son paroxysme. Le politicien avait la corpulence et le teint couperosé des élus de province habitués à présider les banquets provinciaux de notables et les bals du 14 juillet. Au contraire de son prédécesseur, qui attendait la fin des hostilités pour désigner le vainqueur entre les industriels de l'armement, Jean Pallin n'apprécia pas beaucoup ce désordre et encore moins la virulence des propos de Charles Bexal.

En bon politique, il prêcha le dialogue entre les deux parties.

La réunion inévitable entre les deux intéressés eut lieu dans le bureau du ministre, le 14 décembre 2025. Avec une ruse consommée, Aldebert Bernier se présenta à l'heure dite avec un sourire distingué et aimable, destiné à faire comprendre au membre du gouvernement que lui n'avait rien à se reprocher. Il avait pris soin de demander à son chauffeur de repérer la voiture de Bexal et de la gêner par des manœuvres dans la cour du ministère.

Charles Bexal arriva au rendez-vous avec dix minutes de retard et marmonna un vague mot d'excuse. L'air hargneux qu'il arborait ne le plaçait pas en situation idéale pour entamer une discussion apaisée et fructueuse. Il évita ostensiblement de saluer Aldebert Bernier.

Jean Pallin attaqua :

— Messieurs, je vous rappelle que votre activité est soumise aux orientations stratégiques et aux décisions du gouvernement. Vous dirigez des entreprises privées certes, mais l'État est présent dans votre capital. Je n'ignore pas, par ailleurs, que l'exportation de vos produits est indispensable à la survie de vos structures qui représentent beaucoup d'emplois. Je n'ignore pas non plus que vos ventes de matériel bénéficient grandement à la balance commerciale nationale.

Charles Bexal, qui trépignait sur son siège, jugea bon d'intervenir :

— Monsieur le ministre, je crois qu'Aldebert Bernier et moi-même savons tout cela. Nous connaissons la spécificité de notre activité. Pour ce qui nous concerne, nous avons toujours respecté le cadre stratégique et politique défini par le gouvernement.

— Nous avons à suivre les décisions du pouvoir exécutif, ajouta Aldebert Bernier. Mais il faut tenir compte aussi du fait que nos gestions doivent dégager du profit comme dans toute entreprise.

Charles Bexal sentit que le moment des affrontements n'était pas encore venu. Il s'offrit le luxe d'afficher un point d'accord avec son voisin :

— Monsieur Bernier a rappelé, à juste titre, l'ambiguïté de notre statut : tout en étant soumis à un devoir de cohérence avec la politique publique, notre fonctionnement relève de la sphère privée. En tant que telle, comme n'importe quelle entreprise, nous devons nous adapter dans un contexte international très concurrentiel.

Jean Pallin, issu du milieu agricole, n'appréciait pas beaucoup qu'on ait l'air de lui donner des leçons d'économie.

— Et vous allez me dire qu'il faut que vos boîtes recherchent des synergies entre leurs activités pour baisser leurs coûts de production.

Charles Bexal jugea bon de sourire d'un air entendu et d'enchaîner en insistant lourdement :

— C'est la raison pour laquelle, Monsieur le ministre, je pense qu'il serait nécessaire d'étudier en détail les modalités d'un rapprochement entre nous, ce qui nous permettrait d'être plus solides et d'envisager l'avenir sereinement. Compte tenu de la situation géopolitique mondiale, nous ne pouvons nous permettre de prendre du retard sur nos concurrents, nous devons donc investir ; et pour investir, comme vous le savez, il faut avoir des certitudes.

Aldebert Bernier ne put résister à avoir encore l'air d'être parfaitement d'accord :

— Les coûts en recherche et développement sont particulièrement lourds dans notre branche, comme vous ne l'ignorez pas. Il serait en effet judicieux de songer à une bonne coordination, voire à une mutualisation totale ou partielle de nos actifs respectifs.

Jean Pallin, en vieux renard des discussions entre marchands de tapis, tenta une première synthèse :

— Messieurs, je constate que nos avis convergent : l'État finance l'industrie

de l'armement, il convient donc d'examiner en détail la pertinence de l'utilisation des deniers publics.

Bernier crut bon de mentionner la démarche qu'Erik Pinton devait mener à sa demande :

— C'est pourquoi, Monsieur le ministre, j'ai commandité une étude visant à identifier des modalités de participation croisées entre nos établissements.

Charles Bexal réagit encore favorablement :

— Je suis entièrement d'accord. Il faut que tout cela débouche sur une plateforme de collaboration entre nous.

Le PDG de Bernier sauta sur l'occasion pour prendre l'avantage en élargissant le propos de son adversaire :

— Je ne peux que souscrire à la proposition de Charles Bexal, Monsieur le ministre, mais je me permets de rappeler que nos entreprises ne sont pas les seules sur le marché. Aussi, je suggère d'envisager une démarche de rationalisation de nos coûts au niveau de la branche. Cela pourrait prendre forme dans un comité de coordination et avec l'aide d'une société de conseil parfaitement indépendante et sous l'arbitrage de l'État. Bien entendu.

Jean Pallin estima le temps venu de conclure :

— Je reprends volontiers à mon compte la proposition de monsieur Bernier. J'espère qu'elle mettra fin aux... disons... aux dissensions que je crus percevoir entre vous, messieurs.

La réunion de conciliation dans le bureau du ministre avait abouti à un pseudo-accord teinté d'hypocrisie bilatérale. Les participants se séparèrent en nourrissant des sentiments différents. Le ministre se flatta d'avoir obtenu un consensus favorable à l'intérêt général ; sa carrière politique s'en trouverait renforcée. En revanche, Bexal et Bernier n'avaient nulle envie de mettre en œuvre des modalités de collaboration loyale.

Charles Bexal jouait son va-tout. Il rapporta le déroulé de la rencontre à ses soutiens Maud Linarès et Elsa Vernay. Il n'avait pas démordu de son ambition : prendre le contrôle de Bernier, mais il préférait s'en remettre à la stratégie des petits pas. Déjà, il avait entamé des discussions avec Gilbert Parturo, un actionnaire important de Bernier, néanmoins encore minoritaire.

Les deux femmes lui donnèrent le même conseil : la prudence. À des titres différents, elles étaient bien placées pour savoir qu'Aldebert Bernier était un vieux renard qui pouvait sortir une surprise désagréable de sa manche à tout moment.

Mettre la pression par tous les moyens était désormais le seul mot d'ordre du PDG de la Bexto. Il laissa filer les fêtes de fin d'année avant de reprendre les armes. Il lui restait à faire éclater une bombe qu'il avait soigneusement dissimulée jusque-là : le dossier Wahini.

Le 12 janvier 2026, il tint une réunion dans son bureau avec Gilbert Parturo, son avocat Julien Esteban et Elsa Vernay. Bexal s'adressa d'abord à son conseiller juridique :

— Maître, Bernier n'est pas intouchable. J'en ai la conviction. Je veux qu'on démonte un par un tous ses dossiers de manière à exposer sur la place publique tous ses comportements déloyaux, machiavéliques et illégaux.

— Et tu vises d'abord l'affaire Wahini, poursuivit Elsa.

— Exactement ! Écoutez-moi bien, Maître. Les fournitures de matériel au Wahini, tant aux forces gouvernementales qu'aux révoltés, ont été orchestrées par Évariste Bernier, peut-être par l'intermédiaire de sociétés de distribution. Le jeune Bernier a travaillé avec son copain, un dénommé Wilfrid Ohana, le fils du chef rebelle, mais il n'avait aucune expérience dans la vente d'armes. Il a organisé une campagne d'intoxication colossale pour faire pencher la balance de son côté. Je l'ai laissé faire, parce que j'avais la ferme conviction qu'il allait perpétrer des impairs illégaux du genre commissions occultes, blanchiment d'argent, etc. Eh bien, Maître, je vous demande de mener l'enquête sur ses agissements et de le traîner en justice au moindre écart...

Julien Esteban, peu habitué aux fougades d'Alexandre Bexal, tenta une contre-offensive un peu vaine :

— Il se peut qu'il n'ait rien fait, monsieur. Nous risquons la dénonciation

calomnieuse.

— Ça m'étonnerait beaucoup. S'il n'y a rien d'illégal, je m'en fous ! Trouvez quelque chose !

Le nouvel article de Marc Foulet parut dans son hebdomadaire le 5 avril 2026. Une longue analyse de la branche de l'armement en France y était présentée : les entreprises, les participations, les chiffres d'affaires, les exportations et surtout les financements. Le journaliste insistait sur la spécificité de l'activité : la politique et le commerce étaient très imbriqués. Sur tous les continents, des sociétés intermédiaires pullulaient, se rémunérant amplement dans tous les dossiers. Les commissions, les pots-de-vin enrichissaient des affairistes peu scrupuleux.

Au grand dam des associations pacifistes, la France figurait toujours dans les premiers rangs des marchands d'armes. La balance commerciale profitait largement de cet avantage. Compte tenu du caractère stratégique de leur activité, les entreprises du secteur étaient soumises à la surveillance de l'État. Il n'était pas envisageable d'exporter du matériel de guerre sans l'obtention d'une licence de la part des décisionnaires politiques.

Néanmoins, la branche souffrait de la petite taille de certaines unités de production. Deux d'entre elles, Bexto et Bernier, avaient entamé, selon Marc Foulet, un rapprochement, mais les mauvaises relations entre les dirigeants ne facilitaient pas la démarche. Il est vrai qu'après leur séparation en très mauvais termes, une convergence des deux entités s'avérait délicate à envisager. Le ministre de tutelle avait l'air de suivre cette affaire de très près.

Enfin, l'article s'achevait par le rappel du mystérieux assassinat d'un intermédiaire qui, semble-t-il, détenait des informations gênantes pour l'une ou les deux entreprises.

Sa réussite dans le dossier Wahini avait changé Évariste. Il avait ralenti ses activités nocturnes et festives. Ses anciens compagnons de débauche se détournaient peu à peu de lui ; il était devenu une espèce de rabat-joie qui s'occupait de choses beaucoup trop sérieuses. Certains, inquiets de sa léthargie,

se préoccupèrent de sa santé. Un « bringueur » comme lui ne pouvait pas s'être acheté une conduite, ça ne s'était jamais vu !

Pendant toute son adolescence, il avait considéré le fric comme une sorte de donnée spontanée qui poussait sous les pas de quelques jardiniers plus astucieux que d'autres. Désormais, il avait pris conscience que le sort du monde se tenait entre quelques mains belliqueuses, cupides et hargneuses, le cas échéant. L'argent n'existait pas sans contrepartie, et la contrepartie, c'était le pouvoir, donc la domination des uns sur les autres. Et lorsque la domination se transformait en guerre, les marchands de canons faisaient de fructueuses récoltes.

Le 10 mai 2026, il pénétra dans l'antre d'Aldebert. Avant, il craignait ce genre de corvée ; ce jour-là, il s'avança avec aisance devant le bureau paternel. L'industriel entama la conversation, après avoir « oublié » de le faire patienter. Pour la première fois, il décela dans le regard azur d'Aldebert une lueur presque joyeuse. Son père, qu'il avait toujours connu bosseur et taciturne, son père avait l'air de s'amuser !

Par courtoisie, et pour montrer qu'il s'intéressait plus qu'on ne le croyait à l'entreprise familiale, Évariste s'enquit de son avis sur l'article du journaliste Foulet.

— Mais il est très bien, cet article ! Très documenté, pédagogique. Il dit la vérité sur notre activité. Qu'il fasse état d'une dissension avec Bexal, ça ne me gêne pas du tout, d'autant plus que c'est exact et que tous les spécialistes sont au courant.

— Père ! Charles Bexal tente par tous les moyens de prendre le contrôle de « notre » entreprise.

Événement très rare : Aldebert émit une sorte de sourire qui ressemblait à un gloussement. Évariste avait hésité sur l'emploi du « notre », mais il se dit que donner l'impression de s'impliquer ferait plaisir à Aldebert à peu de frais. Il poursuivit :

— Père ! Des avocats sont au travail sur le dossier de la fusion. Vous-même, vous avez missionné Pinton sur le même sujet.

— Je sais, Évariste, mais je vais les faire échouer pour la bonne raison que Bexal ne joue pas le jeu. Il a déjà approché deux membres de notre conseil

d'administration : Parturo et Bellay, en espérant les faire passer dans son camp.

— Et que comptez-vous faire, père ?

— Rien. Enfin si... Parturo et Bellay sont des hommes de confiance. À nous trois, nous allons faire en sorte que Bexal entre dans le conseil. Sur un strapontin, évidemment.

— Vous n'avez pas peur que...

— Non, je ne crains rien. Il n'aura aucune fonction importante. Apprends qu'il vaut mieux avoir sous les yeux ses adversaires plutôt que d'ignorer ce qu'ils bidouillent dans leur grotte. En plus, le fait de le convier à la table des discussions nous donnera le beau rôle. Aux yeux du gouvernement, nous serons des gens qui ouvrent le dialogue.

Évariste apprécia une fois de plus la finesse des stratégies paternelles. Évidemment, ses démarches respiraient l'hypocrisie et la manipulation, mais Évariste avait compris qu'à un certain niveau de responsabilités, on gardait pour soi ses bons sentiments et on se défendait en attaquant, le plus souvent.

— J'ai un autre souci, Évariste... Les plans de nos nouveaux drones tueurs ont filtré !

— Avez-vous des soupçons, père ?

— Oui, d'autant plus que c'est moi qui les ai fait fuir. J'ai simplement fait en sorte qu'ils soient faux. Et comme seule Maud était au courant...

— Vous voulez dire que Maud les a divulgués !

— Oui, c'est ce que je dis. Pinton me l'a confirmé. En fait, je sais depuis longtemps qu'elle entretient des liens particuliers avec Bexal. Je pense qu'ils ont été amants. À sa manière, elle travaillait à un rapprochement Bernier-Bexal, à condition qu'elle y trouve son compte. Je ne lui en veux pas, on en est tous là : son propre intérêt d'abord !

— Si vous étiez au courant, pourquoi ne pas l'avoir virée ?

— Pour la même raison que précédemment : il est préférable d'avoir ses ennemis sous la main. Si j'avais envie que la concurrence sache ce que je fais ou ne fais pas, j'avais juste à lui faire part de l'information. Et ça marchait comme

sur des roulettes.

— Elle va finir par se rendre compte de votre manipulation, père.

— C'est fait. L'un des ingénieurs de Bexal a compris que les plans du drone étaient bidon. Maud m'a fait une scène. Je lui ai donné le choix entre de l'argent pour rester ou être licenciée. Elle a voulu partir. Ses avocats sortent d'ici. Bexal l'attend bien sûr à bras ouverts.

Évariste commençait à envisager une hypothèse embarrassante :

— Et c'est donc pour ça que vous m'avez fait venir dans l'entreprise : pousser Maud à partir !

— Oui et non. Non, car ce n'était pas la principale raison. Tu devais apprendre beaucoup de choses sur les vilaines manières du monde des affaires et peut-être du monde tout court. Oui, parce que j'avais besoin de preuves concernant Maud. En t'emparant du dossier Wahini, tu me les as fournies : sache qu'elle a tout fait pour que les ventes que tu réalisais capotent. Elle t'a accusé de blanchiment d'argent, de dessous de table, de surfacturation... enfin le grand jeu ! Je suis d'autant plus admiratif que tu aies réussi à mener l'affaire jusqu'au bout.

Évariste laissa s'installer un moment de silence.

— Père, j'ai quelque chose à vous dire qui ne va pas vous plaire.

— Je devine, Évariste. Tu ne veux pas passer ta vie à vendre des canons, tu as envie de faire autre chose.

Le regard incrédule du fils se perdit dans celui d'Aldebert :

— Comment le savez-vous ?

— Peu importe, Évariste ! Tu peux reprendre ta liberté. Je suis rassuré : tu peux faire n'importe quoi maintenant, rien n'est pire que le monde des armes. Ne me dis pas que tu veux t'investir dans l'humanitaire !

— Si, justement, père.

Aldebert se carra dans son fauteuil et se frotta les mains l'une dans l'autre, ce qu'il faisait rarement. La lueur malicieuse n'avait pas quitté son regard :

— Les Bernier ont toujours été ainsi : en noir et blanc. Je vends aux gens les

armes pour s'entre-déchirer ; toi, tu leur donneras les moyens de réparer les dégâts.